Le choc des races

CHAPITRE PREMIER

L'Accident

Je me trouvais, un jour, devant un guichet de la London Bank, attendant que le caissier appelât le numéro de ma fiche de paiement, quand j'aperçus un courtier de mes amis qui somnolait, assis sur un banc, dans le fond du hall d'entrée ; j'allai vers lui, heureux de l'occasion qui s'offrait de tromper l'ennui d'une fastidieuse attente par quelques minutes de causerie avec un camarade.

Nous nous mîmes à détailler divers types qui attendaient, eux aussi, ou qui entraient et sortaient avec cette hâte caractéristique des gens occupés aux affaires d'argent. Mon ami, fréquentant beaucoup les banques, connaissait bon nombre de ces gens et me raconta un tas d'histoires curieuses sur les uns et les autres. A ce moment, entra dans le hall un homme âgé, l'air très distingué :

— « Et ce vieillard, qui est-ce ? » demandai-je.

— « Oh, celui-là, c'est un type extraordinaire ; c'est le professeur Benson. Tu n'en as jamais entendu parler ? »

— « Benson ! ce nom m'est totalement inconnu ».

— « Eh bien, le professeur Benson est un homme mystérieux qui passe sa vie au fond d'un laboratoire, probablement à la recherche de la pierre philosophale. Très calé en sciences naturelles et, chose à mon avis, bien plus importante, en finances ; il est si calé qu'il ne perd jamais un sou. Je suis lié avec tous les jeunes gens chargés du service du change et j'ai appris par eux des choses étonnantes sur cet individu. Benson joue sur le change avec une telle certitude que jamais il ne perd ».

— « La veine ! »

— « Ce n'est pas précisément la veine. La veine est caractérisée par une série de passes heureuses, par une moyenne plus forte de gains que de pertes. Mais, lui, il ne perd jamais ».

— « Est-ce possible ? »

— « C'est plus fort que possible : c'est un fait. Benson doit posséder aujourd'hui une énorme fortune. Il paraît qu'il habite une espèce de château étrange du côté de Fribourg ; mais il n'a aucune relation mondaine ; il n'a pas d'amis ; personne n'a jamais franchi le seuil de sa maison où il vit avec sa fille, servi, dit-on, par des domestiques muets. Tu sais qu'après la guerre, le monde entier spécula sur le mark allemand... »

— « Si je le sais !... J'ai été victime de cette opération ».

— « Eh bien, le monde entier perdit... sauf Benson ».

— « C'est absurde... Alors, il fabriquait les marks qu'il vendait ».

— « Pas du tout ; il achetait et revendait du mark déjà fabriqué. Le mark, peut-être t'en souviens-tu, eut à un certain moment, une poussée de hausse. Les spéculateurs reprirent espoir ; le mouvement d'achat fut formidable. Benson, lui, vendit à ce moment-là ; immédiatement après, le mark se mit à dégringoler jusqu'à zéro pour ne plus jamais se relever ».

— « Il vendit donc au moment opportun, comme quelqu'un qui connaissait le moment exact où il fallait vendre ? ».

— « C'est ça. Il gagne tout ce qu'il veut, ce satané petit bonhomme !... »

— « Et que peut-il faire de toute cette galette ? »

— « Je l'ignore ; il ne vit même pas de la vie de nos gros richards, ne reçoit jamais ; on ne dit pas qu'il y ait de femmes dans sa vie... le professeur Benson est positivement un mystère, et il me fait l'effet d'un magicien qui verrait au travers du futur ».

Je me mis à rire de l'expression de mon ami et, tel qu'un philosophe de quatre sous, je murmurai d'un air entendu :

— « Comment pourrait-il voir à travers ce qui n'existe pas ? Le futur n'existe pas... »

Le courtier me répondit d'une phrase qui m'étonne encore aujourd'hui quand je me la rappelle :

— « Il n'existe pas, mais il va exister, *nécessairement* ; deux plus deux, c'est le présent, mais, la somme : quatre, c'est le futur. Ainsi... »

— « Vingt-deux ! » cria une voix au guichet.

C'était mon numéro.

J'encaissai mon argent et me replongeai dans le tourbillon de la rue où s'effaça bien vite de mon cerveau l'impression du professeur Benson et de ce que mon ami m'en avait dit.

Mais la vie est pleine de traverses imprévues et, un beau jour quel fut l'homme que je vis devant moi au sortir d'un sommeil léthargique : le professeur Benson.

Mais n'anticipons pas sur les événements, comme dit l'autre et, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous parler un peu de ma personne.

Pour tout le monde, j'étais un pauvre diable, excepté pour moi-même ; je me considérais comme le centre de l'univers : « je pense, donc je suis », me disais-je à moi-même, répètant ainsi le mot de certain philosophe. Je vivais de mon travail dont je ne retirais pas le revenu intégral mais une petite somme d'argent, grâce à quoi je payais ma chambre, ma pension et les vêtements que j'avais sur le dos. Ceux qui, à proprement parler, jouissaient du fruit de mon labeur étaient les associés de la firme Sa, Pato et Cie, gras et solides négociants qui prenaient un air aimable, une fois l'an, pour m'offrir une petite gratification ; c'est elle qui constituait mon bénéfice.

Nous avons tous un idéal dans la vie ; moi je rêvais... d'un automobile. Mon Dieu ! En ai-je passé des nuits à y penser ; je me voyais au volant, le regard fixé sur l'avant, faisant, à coup de klaxon, s'écarter de mon passage les pauvres piétons effrayés. Ce rêve hantait mon imagination.

Mon travail, à la maison de commerce était uniquement un travail en ville ; il consistait en encaissements, paiements, courses de tous genres, je pouvais donc dire que j'habitais la rue ; le monde, pour moi, n'était pas autre chose qu'une vaste rue faisant une infinité de voltes autour du monde. Or, à force de fréquenter la rue, j'avais divisé l'humanité en deux classes : celle des piétons, et celle des « roulants » ainsi que je nommais les hommes au-dessus du commun, qui circulaient sur quatre pneus. La classe des piétons où j'étais né et dans laquelle j'avais vécu vingt-six ans, était composée d'individus inquiets, possesseurs de peu de fortune, forcés d'user leurs semelles, de suer à grosses gouttes les jours de grosse chaleur, d'être trempés les jours de pluie, et obligés de faire des prodiges pour n'être pas écrabouillés par les « roulants » impassibles et orgueilleux, ces hommes supérieurs qui ignorent la marche et glissent rapides.

Je rêvais donc de changer de classe et, à mon tour, de forcer les

piétons à m'ouvrir un passage sous peine d'être broyés. Ce fut donc, avec la plus folle joie que j'entrai un jour au garage de mon quartier et que j'achetai la machine qui devait modifier ma situation sociale : une Ford.

Les conséquences de mon achat furent décisives et influèrent sur ma vie. Quand ils me virent arriver à leur bureau en faisant sonner ma trompe, mes patrons ouvrirent la plus grande bouche que je leur aie jamais vu ouvrir ; ils hésitèrent un moment entre : me mettre à la porte ou doubler mon salaire. Finalement, ils optèrent pour ce dernier parti dès que je leur eus prouvé que le fait d'avoir un employé possédant une auto à lui ferait rejaillir sur leur maison un lustre considérable. Tout aurait donc été pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles si je n'avais été possédé de la manie furieuse de faire de l'auto pour épater les piétons. La passion de la vitesse naquit en moi.

Vers ce moment, un de mes patrons me chargea de liquider personnellement une affaire avec un client qui habitait près de Fribourg (1).

Je pris une bonne provision d'essence et me lançai comme un fou à travers des pistes de bestiaux où, je le crois, jamais auto ne s'était aventurée. J'eus à subir de nombreux contretemps pendant ce chemin de Damas, mais, malgré tout, le voyage se serait parfaitement terminé si la route infâme n'avait subitement débouché sur une route excellente, nouvellement refaite et en aussi bon état qu'une piste de course. A peine me vis-je sur ce septième ciel de macadam que je mis pleins gaz et je me consolai de la lenteur dont j'avais dû me contenter jusque là, par une course folle à soixante à l'heure, le maximum que me permît ma petite Ford.

La région que je traversais était d'une merveilleuse beauté : au loin, des montagnes bleuâtres, murailles de saphir, soutenaient un ciel de cobalt ; la lumière était d'une limpidité absolue ; le paysage vibrait de netteté. Désaccoutumé, comme je l'étais, des magnifiques tableaux de la nature, je m'absorbais à la nouveauté du spectacle quand.....

Patatras ! catastrophe !!.....

Quand, après un long sommeil, je me réveillai, je me trouvais dans une chambre inconnue et j'avais en face de moi... le vieux joueur sur le change que j'avais vu à la banque : le professeur Benson.

---

(1) Localité de l'Etat de Rio.

Ma surprise fut grande et elle l'eut été davantage encore si une violente douleur dont je souffrais au bras droit ne m'avait empêché de penser à autre chose.

— « Où suis-je », murmurai-je en regardant avec stupéfaction le professeur Benson.

— « Chez moi », me répondit-il. Un de mes hommes vous a ramassé sans connaissance au fond d'un fossé, à côté d'une Ford en miettes ».

— « Malheureux que je suis, en miettes ! » me mis-je à gémir.

La douleur de mon bras blessé était grande, mais ma douleur morale était plus grande encore. Je crois que si j'avais eu le choix entre la perte de ma voiture et celle de mon bras, je n'eusse pas hésité, tant j'avais eu de peine à acheter mon auto...

En outre, étant donnée la tournure d'esprit de mes patrons, je prévoyais qu'ils réduiraient mes appointements et que je serais obligé de recommencer à travailler pour eux comme autrefois.

Cette affreuse perspective ensevelit mon âme sous des voiles de crêpe. Je ne pouvais pas me faire à ce désastre et je me mis à délirer. J'appris plus tard, par le professeur Benson, qu'une unique obsession se faisait jour au travers de mon délire : mon désespoir d'être forcé de retomber dans la misérable classe des piétons.

Mais, tout passe : la douleur de mon bras s'atténua ainsi que ma douleur morale, si bien que je pus quitter mon lit au bout de quinze ou vingt jours.

Je vis alors se dessiner en face de moi une terrible perspective : j'allais être bientôt guéri et comme il n'y avait aucune raison que je reste dans cette maison étrangère, force me serait de revenir à la ville ; mais comme je ne me sentais aucune envie de me présenter, à pied, à Sa, Pato et Cie, vexé, résigné à subir leurs ironies et à la logique réduction de mon salaire, je me décidai à changer de vie. Quand le professeur Benson entra dans ma chambre, le lendemain matin, je m'ouvris à lui de mon projet :

— « Je ne sais, Monsieur, comment vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi. »

— « Je n'ai fait que mon devoir », répondit le vieillard avec simplicité.

— « Vous m'avez sauvé la vie, Professeur, sans votre précieuse assistance, il est probable que je volerais en ce moment vers l'autre monde. Ma gratitude est grande, mais elle serait infinie si vous pou-

viez m'aider à résoudre un problème très difficile que je vois se dresser devant moi. »

— « Dites-moi ce dont il s'agit. J'en ai déjà résolu quelques-uns considérés jusqu'à présent comme insolubles et il me serait agréable d'en résoudre un de plus. »

Encouragé par la bonhomie du vieux, je lui ouvris mon cœur : je lui contai la médiocrité de ma vie, mes efforts pour réussir à amasser le modeste pécule que j'avais englouti dans mon automobile, la transformation que les quatre roues avaient opérée dans ma mentalité et l'horreur avec laquelle je considérais mon retour obligatoire au pédestrianisme.

— « Vous êtes très riche, Monsieur le Professeur, et, à ce que je vois, vous possédez une grande et belle propriété. Vous avez donc besoin d'hommes pour y travailler. J'aimerais beaucoup ne pas m'en aller d'ici. Trouvez-moi une occupation quelconque, quelle qu'elle soit. J'ai quelques aptitudes, ma bonne volonté est grande et je serai certainement bon à quelque chose. Ce que je ne veux pour rien au monde, c'est revenir en ville et me présenter devant mes terribles patrons dans un tel état de déchéance... »

Le professeur Benson sembla réfléchir, puis il retira ses lunettes d'or, en essuya les verres d'un mouchoir fin et me dit ensuite :

— « Je n'ai besoin de personne ici. J'ai le nombre de domestiques strictement nécessaires à l'entretien de cette propriété et je ne vois pas bien quelle fonction vous pourriez y remplir ; d'autre part, je n'admettrais, en aucun cas, de vous garder ici si je n'avais l'impression ou le pressentiment que ma vie va bientôt s'achever. C'est ce qui m'incite à changer ma manière de faire habituelle et à vous garder en ma compagnie, en qualité de confident. »

— « Comme confident ! » m'exclamai-je, complètement ahuri.

— « Oui, comme confident ; je profite de ce que le hasard vous a mis sur ma route pour vous confier l'histoire de ma vie ; mais je vous donne dès maintenant un conseil : lorsque je serai mort gardez pour vous tout ce que je vous aurai dit, non que ce soient là choses qu'il faille tenir secrètes, mais vous allez voir et entendre des choses si extraordinaires que, si d'aventure, vous alliez les raconter, on vous sauterait dessus immédiatement et on vous internerait comme fou dangereux. Si je vous dis de garder le secret, c'est uniquement dans votre intérêt. Maintenant, allez faire votre première sortie de convalescent dans la campagne et venez me retrouver dans mon bureau avant le déjeuner. »

Ce disant, le professeur appuya sur un bouton ; un domestique entra immédiatement :

— « Conduis ce jeune homme faire un tour dans la campagne et ramène-le à mon bureau quand il rentrera. »

CHAPITRE II

Mon aurore

La maison du professeur Benson n'était pas une maison banale. Elle donnait plutôt l'idée d'un château, non par son style, qui ne rappelait aucun des châteaux classiques dont j'avais vu des reproductions en cartes postales, mais par sa masse et par l'étrangeté de sa construction. Je la considérai avec stupéfaction ; au-delà du corps de bâtiment avancé, qui servait évidemment d'habitation à la famille, se dressaient de vastes pavillons, des galeries vitrées, des donjons et divers minarets très hauts, ou plutôt des tours en fer quadrillé entrelacées de fils dans toutes les directions.

— « Quelle diable de maison est-ce ? » demandai-je au domestique en me retournant vers lui.

Le domestique, un robuste mulâtre à l'aspect mystérieux ayant plus l'air d'un automate que d'un être vivant, resta derrière moi, immobile sans paraître m'avoir entendu.

Je répétai ma question, sans succès. Je me rappelai alors ma conversation avec le courtier qui m'avait donné des renseignements sur le savant Benson et m'avait raconté qu'il vivait mystérieusement, servi par des domestiques muets.

Je poursuivis ma promenade résigné à la faire en silence puisque le silence était le mot d'ordre de la maison.

Autour du château s'étendaient des champs et des forêts. C'étaient une région montagneuse mais aux molles ondulations ; des collines peu élevées prenaient au loin plus d'amplitude et finissaient par former un des contreforts de la Sierra do Mar. Dans les vallées, il y avait de superbes épaisseurs de forêt vierge et, sur les pentes, un tapis de graminées indigènes parsemé, en cette saison, de fleurettes rosées.

Je remarquai immédiatement que la nature n'était pas travaillée ; tout y vivait à l'état sauvage, sans apparence, à l'exception des routes, d'aucune intervention humaine. Pas de bétail dans les pâturages,

aucune trace de culture, ni portes ni enceintes : en somme, un morceau de nature vierge où l'homme n'avait frayé que des passages lui permettant de jouir de la beauté des sites.

Je compris que je n'étais pas dans une fazenda. Très riche, le professeur Benson possédait cette propriété uniquement pour son agrément et ne se souciait aucunement des ressources du sol. Près de la maison cependant, il y avait un petit coin bien entretenu : un beau jardin tout rempli de roses et, au fond, un verger.

L'impression générale que je ressentis devant cette nature libérée de la présence et de l'action de l'homme, chose que je voyais pour la première fois dans mon existence, fut celle de mon absolue nullité, et celle de la nullité absolue de mes patrons qui, à ce moment devaient s'agiter dans leur bureau en maudissant leur employé absent sans permission. Pour eux, j'étais l'employé, et, vingt jours auparavant, je ne me considérais pas comme autre chose qu'un employé, c'est-à-dire un humble engrenage de la machine à gagner de l'argent que messieurs Sa, Pato et Cie avaient installée dans une certaine agglomération humaine. Ici, au contraire, je ne me considérais pas comme l'employé de quelqu'un, mais bien comme un être pareil aux herbes fleurissant les collines, aux arbres se dressant fièrement sur les pentes, et aux oiseaux piaillant dans les fourrés. Je me sentais délicieusement intégré à la nature.

Le grand air m'avait ouvert l'appétit et me rappela que le déjeuner m'attendait et que le professeur Benson m'avait donné l'ordre de venir à son cabinet avant le repas. Je pris le chemin du retour ; en mettant le pied dans le château, je me sentis un autre homme, débarrassé des préoccupations d'autrefois, et entièrement exonéré, pour des raisons d'incompatibilité psychique, des fonctions de factotum chronique de MM. Sa, Pato et Cie.

CHAPITRE III

Le Capitaine Nemo

Quand le domestique me fit entrer dans le cabinet du Dr Benson, celui-ci ne s'y trouvait pas. Je profitai de l'occasion pour examiner les aîtres, pour admirer ou plutôt pour me pâmer d'ahurissement devant ce que je voyais. Je dois avouer que je n'y comprenais goutte.

Je connaissai le cabinet de mes patrons et de beaucoup d'autres négociants. Je connaissais également des cabinets de médecins, d'avocats, des salons d'hôtels, etc, et je m'y trouvais facilement à l'aise. Les meubles, les tableaux sur les murs, les objets sur les tables, les bibelots, les statuettes, toutes ces choses me produisaient la sensation d'empreintes digitales, de celles qui révèlent l'identité de leur propriétaire. Mais ici, cependant, tout me désorientait, et, à part les fauteuils dans lesquels le corps s'enfonçait comme dans ceux du Derby Club, où j'étais allé une fois à la recherche d'un client, tout le reste me faisait l'effet d'une citation en caractère chinois au milieu d'une page écrite en ma langue maternelle. Sur les murs, il y avait des tableaux, non des tableaux ordinaires, des peintures ou des portraits, mais des tableaux de marbre comme dans les usines électriques hérissés de petits boutons d'ébonite. Il y avait aussi des enfoncements, des espèces d'entonnoirs qui entraient dans les murs comme des cornets de gramophones, des lampes électriques à l'aspect le plus étrange, des groupes compliqués de fil s'alignant parallèlement par quatre, par cinq, par vingt et disparaissant soudain dans le mur. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut à côté du bureau du professeur, un énorme globe de cristal, et, sur la table dirigé vers ce globe, un curieux instrument pour regarder ou du moins, à ce qu'il me parut, quelque chose qui ressemblait vaguement à un microscope.

J'avais lu, quand j'étais enfant, dans une édition illustrée, un roman de Jules Verne, « Vingt mille lieues sous les mers », et ce cabinet mystérieux évoquait immédiatement pour moi diverses gravures représentant les appartements particuliers du Capitaine Nemo. Je me souvins également du Capitaine Arronax et me sentis dans la situation de ce Français quand il se vit prisonnier à bord du *Nautilus*.

A ce moment une porte s'ouvrit et le professeur Benson entra :

— « Bonjour, mon cher Monsieur... A propos votre nom ? Je ne le connais pas encore. »

— « Ayrton Lobo, ex-employé de la firme Sa, Pato et Cie », répondis-je en inclinant la tête et en appuyant sur le « ex » avec infiniment de plaisir.

— « Très bien, me dit le professeur, voulez-vous vous asseoir et m'écouter ? »

L'habitude que j'avais de parler toujours debout à mes ex-patrons

m'empêcha d'exécuter l'ordre donné par mon nouveau chef; j'hésitai et restai droit quelques instants. Le professeur Benson comprit la raison de mon attitude et me mettant paternellement la main sur l'épaule murmura de sa voix fatiguée :

— « Asseyez-vous. Ne croyez pas que je veuille vous forcer à jouer ici un rôle de subalterne. Je vous ai dit que vous seriez mon confident ; un confident n'a pas la situation d'un homme de service. Asseyez-vous donc et causons. »

Je m'assis sans plus de gêne car le ton du mystérieux vieillard était des plus cordial.

— « Monsieur Ayrton, à ce que je devine, vous êtes un innocent, commença-t-il. J'appelle innocent l'homme ordinaire, de culture moyenne, peu versé dans les secrets de la nature. Employé de commerce, cela veut dire que vous n'avez pas fait de très fortes études. »

— « Des études rapides, le collège seulement, expliquai-je modestement ».

— « Cela ou rien, c'est la même chose. J'aurais préféré avoir comme confident un savant ou, mieux, une organisation de savants, une intelligence de choix, de celles qui *comprennent*. En règle générale, l'homme est un bipède imcompréhensif. Il se nourrit d'idées toutes faites et se trouve tout désorienté en présence d'idées nouvelles. Mais j'ai l'habitude de respecter les injonctions du Hasard. C'est lui qui vous a mis sur mon chemin ; soyez donc mon confident. Et n'oubliez pas, Monsieur Ayrton que vous êtes la première créature humaine qui entre ici depuis que j'ai terminé la construction de ce laboratoire. »

— « De ce château voulez-vous dire ? »

— « Oui, du château, comme il vous plaît de nommer romantiquement cet atelier d'études où j'ai fait la plus extraordinaire découverte de tous les temps. »

Sans le vouloir, je reculai sur mon fauteuil en pensant immédiatement à la pierre philosophale ou à l'élixir de longue vie.

— « Ne vous effrayez pas, et n'écarquillez pas ainsi les yeux. Ne cherchez pas non plus à savoir ce que c'est. Sachez seulement que vous avez devant vous un homme condamné à emporter sa découverte avec lui dans la tombe car elle excède la capacité humaine d'adaptation aux découvertes. Si je la divulguais, pauvre humanité ! Il serait impossible de prévoir la somme de conséquences qu'elle entrainerait. Si le bon sens existait ou plutôt si prédominaient chez l'homme, l'intelligence supérieure, les qualités nobles, en somme, je divulguerais

sans peur mon invention. Mais étant donné que l'homme est vicieux, taré, qu'il possède un penchant insurmontable pour le despotisme, je ne peux lui mettre entre les mains une arme si périlleuse. »

— « Ce qui veut dire, Docteur, me hasardai-je à murmurer, que si vous le vouliez... »

— « Si je le voulais, interrompit le vieux savant, je deviendrais le maître du monde, car je suis armé d'une puissance que, jusqu'à présent, les mystiques croyaient être l'apanage exclusif des Dieux. »

Je bondis de nouveau sur ma chaise ; je commençais à me demander si je parlais à un homme jouissant de l'intégrité de sa cervelle ou à un fou. Mais l'air toujours serein du Professeur Benson me rassura immédiatement.

— « Mais je ne le veux pas. La domination du monde ne me donnerait aucune jouissance plus grande que celle que je possède actuellement. Elle ne me ferait pas voir plus bleue ni plus éthérée cette montagne, ni respirer avec plus de joie cet air pur, ni entendre une meilleure musique que celle de cet oiseau qui chante tous les soirs dans un oranger de mon jardin. Outre cela, je suis vieux, mes jours sont comptés et rien de ce qui intéresse le monde ne saurait réussir à m'intéresser. J'ai trop vécu et, de plus, j'ai trop cédé à ma curiosité autrefois insatiable de savant. Je n'aspire qu'à une chose : mourir sans souffrir et me fondre dans la vie de l'univers transformé en atome. Qui peut savoir si chacun de ces atomes n'emportera pas avec lui la capacité de joie qu'il y a en moi et si, en raison de cet éparpillement, je ne multiplierai pas mes possibilités à l'infini ?... »

Comme j'ai l'esprit un peu lent, je ne compris pas bien cette haute philosophie du savant ; je me tus, plein d'admiration pour l'homme qui, ayant les possibilités d'être Empereur, Président de la République, Roi de l'acier, Sultan ou tout ce qui lui chanterait, puisqu'il pouvait tout, se contentait d'être un mystérieux petit vieux, ignoré du monde, attendant la mort dans ce coin délicieux de la nature.

A ce moment, un domestique apparut à la porte et fit un signe.

— « Allons déjeuner, Monsieur Ayrton. Après je continuerai mes confidences », me dit le professeur en se levant de son fauteuil avec difficulté.

CHAPITRE IV

Mademoiselle Jane

Dans la salle à manger j'eus une nouvelle surprise. Il y avait là pour nous accueillir la plus charmante créature que j'eusse encore jamais vue et qui nous reçut avec un délicieux sourire.

— « Ma fille Jane », me dit le professeur.

Comme je m'attendais à tout sauf à trouver là une femme, je m'embarrassai et me mis à balbutier, car je suis timide devant les jolies femmes, tandis qu'au contraire avec celles qui sont vieilles ou laides je me sens tout à fait à mon aise. Mais, des cheveux blonds, des yeux bleus, une élégance et une silhouette comme celles de Jane étaient des phénomènes trop forts pour que je ne perdisse pas l'équilibre de mes nerfs.

Le déjeuner se passa sans incident et je n'y vis rien de mystérieux.

Jane parla à son père de trois jeunes perroquets qu'elle avait trouvés au jardin dans un nid.

— « Aimez-vous les oiseaux ? » me demanda-t-elle avec un gracieux sourire.

— « Je les aime, Mademoiselle », répondis-je, bien qu'en fait d'oiseaux je n'eusse jamais connu qu'un pauvre canari qui souffrait mille morts entre les mains de la fille d'un de mes patrons.

— « Eh bien, ici, vous apprendrez à les adorer. Le sabia qui tous les soirs chante dans les orangers a certainement attiré déjà votre attention. Nous avons également divers petits amis qui ne sortent pas de ce jardin. »

— « Monsieur Ayrton va rester avec nous, intervint le professeur. Il a beaucoup à entendre et à apprendre. Je vais lui révéler les secrets de la nature et toi, Jane, tu lui en révèleras la poésie. Ces hommes des villes ont une vision très restreinte ; le monde, pour eux, se résume en une rue, en ses maisons et en un tourbillon humain, la poussière. »

— « Réellement, professeur, l'impression que j'ai ressentie aujourd'hui pendant ma promenade dans la campagne m'a ouvert l'âme. J'ai pu me rendre compte que le monde n'est pas seulement la ville et que le centre de l'univers n'est pas la firme Sa, Pato et Cie, ainsi que je l'avais toujours supposé. »

— « Le monde, mon cher Monsieur, est un immense livre de merveilles. La partie que l'homme a déjà lue s'appelle le passé; le présent en est la page ouverte; le futur, les pages qui ne sont pas encore coupées. C'est à un homme comme vous qui ne connaît même pas la page ouverte devant ses yeux que je vais révéler ce qui ne fut jamais encore révélé à personne : quelques pages du futur. »

Je regardai le professeur Benson d'un air abruti car tout ce qu'il me disait m'ahurissait toujours. Le professeur usait d'un langage neuf pour moi, j'en comprenais le sens formel, mais nullement le sens intime. Je me risquai cependant à poser une question :

— « Mlle Jane connaît certainement aussi ces pages futures ? »

— « Parfaitement, me répondit le professeur. Il n'y a que nous seuls au monde, depuis que le monde est monde, qui jouissions de ce privilège. Je suis devenu veuf de très bonne heure et ma seule famille aujourd'hui se résume en Jane. Elle est ma compagne d'études des coupes anatomiques du futur. »

Coupes anatomiques du futur..... Cette expression sonna pour moi comme jadis celle de M. Sa, quand pour la première fois, il me parla de comptabilité en partie double, chose qu'aujourd'hui je n'ignore plus mais qui, à ce moment, me faisait le même effet que les coupes anatomiques du futur.

A ce moment du déjeuner, une vibration lointaine se fit entendre qui venait de je ne sais où.

— « Tu as laissé le chronisateur ouvert, Jane ? »

— « Oui, papa, je l'ai laissé en marche vers 410 ans, localisé à 80° de latitude, par 40° de longitude. C'est une expérience au hasard, car je n'ai même pas vérifié où se trouve ce point. »

— « C'est le Groenland. L'expérience ne donnera rien, je pense. Je ne crois pas que dans 410 ans les conditions de la vie se soient suffisamment modifiées pour qu'il y ait là-bas autre chose que des Esquimaux et des phoques. »

— « En tous les cas, nous verrons bien, dit la jeune fille, nous avons eu tant de surprises. »

— « Ma fille, Monsieur Ayrton, possède plus le calme du savant que moi ; elle ne perd pas son temps à formuler des hypothèses quand elle a les moyens de les vérifier expérimentalement. »

Je me mis à sourire. Je trouve que la meilleure manière de faire bonne figure dans un cercle où on parle de choses qui nous dépassent est de sourire à son interlocuteur. Désireux pourtant de contribuer

aussi à la conversation comme si j'avais compris ce qu'ils avaient dit, je me hasardais :

— « Oui, le Groenland, cette boutique à la foire où on montrait des phoques et des pingouins... »

Mais le professsseur Benson coupa mon discours :

— « Avez-vous jamais réfléchi, cher ami Ayrton, à l'opportunité du silence ? Le silence est sage, c'est une des formes du savoir. C'est en ne disant rien que Jésus donna au « Qu'est-ce que la vérité ? » de Pilate l'unique réponse qui convenait. »

— « Papa, intervint Jane évidemment apitoyée par ma situation, voilà une expérience que nous devrions faire : une coupe de l'année 33 pour voir si nous réussirions à assister à cette scène historique. »

— « Réellement, c'est une idée, ma fille, et bien plus curieuse que l'examen du Groenland où, comme le dit notre ami, on montre des phoques et des pingouins. »

CHAPITRE V

Tout éther qui vibre

Je sortis de ce déjeuner avec des idées bien plus désorientées qu'avant. Un nouvel élément avait contribué à augmenter ce trouble ; Jane, créature singulièrement troublante pour moi, car, outre qu'elle agissait sur mes nerfs comme toute jolie femme, elle me troublait aussi par sa mentalité de savant. De tout ce que m'avait dit la jeune fille, la seule chose qui me fut restée clairement dans l'esprit était l'histoire des petits oiseaux dans le verger. Jusque là, je n'avais vu en elle qu'une créature comme toutes les autres, mais après les « coupes anatomiques du futur », tout se compliqua et je me mis à la considérer comme une mystérieuse idole à double divinité, mélange d'Aphrodite et de Minerve.

Après le déjeuner, le professeur m'emmena voir les laboratoires. Je traversai de nombreuses salles et des galeries auxquelles je compris moins encore qu'au bureau. Tout cela était rempli de machines étranges, de tubes de cristal, d'ampoules, de piles électriques, de dynamos, de bobines ; extravagances de savant, pensai-je. Je connaissais des ateliers mécaniques mais jamais aucun ne m'avait affolé. Les tours, les machines à couper, à percer, les étaux, les marteaux automatiques,

les laminoirs, tout cela je l'avais vu, et bien que ce fut compliqué, j'avais compris immédiatement, car l'usage de semblables appareils était évident au premier abord. Mais, ici Seigneur ! Quel chaos ! Je ne pus réussir à y comprendre quelque chose et même après que le vieux savant m'eut donné quelques explications, je dois avouer que je restai dans le même état d'incompréhension.

— « Voici, me dit-il, dans la première salle, des appareils électro-radio-chimiques dont la majorité à été créée ou adaptée par moi ; ils constituent le point de départ de ma découverte. Si, ami Ayrton, vous étiez un technicien, je vous les expliquerais un par un, mais il me serait très difficile de me faire comprendre par quelqu'un qui ne possède pas une base solide d'études scientifiques. Je me résumerai en disant que dans ce vieux laboratoire, j'ai consumé les trente années de ma jeunesse en recherches très approfondies qui ont abouti à la construction de cette antenne que vous apercevez là, en haut de cette tour. »

Je regardai et vis une série de fils entrecroisés formant un dessin géométrique.

— « On dirait une toile d'araignée », murmurai-je.

— « Et, de fait, c'est une toile d'araignée, dont je suis l'araignée ; c'est à l'aide de cette toile que j'intercepte la vibration atomique du moment. »

— « La vibration atomique du moment » répétai-je en faisant un furieux effort mental pour comprendre.

— « Oui. La vie sur terre est un mouvement de vibration de l'éther, de l'atome, de tout ce qui est *un et primaire* ; comprenez-vous ? »

— « Je comprends presque ; j'ai lu dans le journal un article où un savant prouvait qu'il n'y a que force et matière, mais que la matière c'est de la force, de telle manière que ces deux éléments ne font qu'un ainsi que les éléments de la Très Sainte Trinité, n'est-ce pas cela ? »

— « C'est à peu près cela, sauf que les mots ne font rien à notre affaire. Force, éther atome, dénominations arbitraires d'une chose une qui est le principe, le moyen et la fin de tout. Pour plus de commodité, j'appellerai éther cet élément primaire. Cet éther vibre, et, suivant le degré ou l'intensité de cette vibration, se révèle à nous sous de certaines *formes* : la vie, la pierre, la lumière, l'air, les arbres, votre personne, la firme Sa, Pato et Cie, ne sont que des modalités de la vibration de l'éther, Tout cela ne fut et ne sera que de l'éther. »

— « Mais, il n'y a pas seulement que de l'éther au monde. S'il n'y

avait que de l'éther et que sa fonction soit de vibrer, cette vibration serait uniforme et rendrait impossibles les manifestations de la vie. Ce serait alors l'immobilité éternelle. »

— « Je comprends, un sifflement qui ne s'achèverait jamais ».

— « Parfaitement, vous commencez à saisir. La vibration de l'éther, donc, subit une interférence. Savez-vous ce que c'est qu'une interférence ? »

— « Une chose qui se met au milieu des autres. Mettre son grain de sel dans la conversation des vieilles personnes doit être ce qu'on appelle scientifiquement une interférence. »

— « Parfaitement, Elle subit l'interférence de ce que, dans le vocabulaire que j'ai créé avec ma fille, j'appelle l'interférent. Cette affaire de noms, ainsi que je vous l'ai déjà dit n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est l'idée. L'interférent, pour les autres, pourra s'appeler Dieu, par exemple, ou le Hasard. Que les philosophes qui passent leur temps à philosopher avec des mots, cherchent quel est le meilleur nom à donner â mon « interférent », comme si la parole avait jamais servi à rendre plus claire la moindre chose... »

— « Ça va tout à fait bien, professeur. Il y a l'éther qui vibre et l'interférent qui se met au milieu. »

— « C'est ça. Il interfère et provoque la variation vibratoire. Cette vibration crée des courants qui se choquent les uns contre les autres et donnent naissance à toutes les formes qui existent de la vie. La vie n'est donc pas autre chose qu'une vibration de l'éther, modifiée par l'action de... »

« L'Interférent », conclus-je glorieusement.

Il me sembla que l'opinion du professeur à mon égard se modifiait. Il voyait que son disciple apprenait rapidement et retournant en arrière comme si cela valait la peine de l'instruire plus à fond, il commença à m'expliquer des dizaines de choses de son laboratoire avec l'intention de me confirmer dans les principes qui l'avaient conduit à poser la formule : « Ether plus interférence égale Vie ».

Ensuite, quand il me vit bien en possession des ses théories, il continua :

— « Et maintenant, faites bien attention, car ceci est le point capital : l'interférent n'interfère pas continuellement : il n'a interféré qu'une seule fois. »

Je m'arrêtai un peu étourdi :

— « Attendez un peu, Docteur. Donnez-moi le temps de classer mes idées. L'interférent vint, interféra et s'arrêta. Est-ce ça ? »

— « Parfaitement. Il détruisit l'uniformité de la vibration, perturba l'unisson et depuis ce moment, le phénomène vie que nous pouvons également appeler Univers, se développe par lui-même automatiquement, par déterminisme. Les choses vont en se déterminant. »

— « L'une pousse l'autre. »

— « C'est ça. L'une détermine l'autre. C'est de là que les anciens philosophes ont tiré leur idée de la causalité : tout effet à une cause. toute cause produit un effet, etc... »

— « Aristote », risquai-je.

— « Laissez donc Aristote tranquille. Nous en sommes à la détermination universelle et la Vie, ou l'Univers est, pour nous, le moment conscient de cette détermination. »

— « Le moment conscient », répétai-je en faisant un effort cérébral.

— « Vous, par exemple, Monsieur Ayrton, vous êtes un moment conscient du déterminisme universel à 13 heures et 14 minutes du 3 janvier 1925 aux 22°35' de latitude et 35,3 de longitude sur la superficie du globe terrestre ».

— « Admirable, m'exclamai-je avec enthousiasme et plein d'orgueil, car je comprenais enfin ma véritable signification scientifique dans ce monde. Mais, le futur, Docteur ? La vision de mon futur m'intéresse bien davantage que celle de ce que je suis. »

— « Pour y arriver, nous devons suivre ce chemin. Nous commençons à l'éther initial ; nous admettons l'interférence et nous en sommes au Déterminisme qui est ce que les philosophes appellent le Présent. Le futur est la Pré-détermination. »

Je fronçai les sourcils. Le mot était nouveau pour moi et l'idée bien davantage encore. Le professeur me l'exposa avec une lumineuse clarté. Il me démontra la beauté du déterminisme.

A un certain moment de son exposé, je me souvins de mon ami le courtier et de sa comparaison de 2 plus 2 qui font 4 ; je feignis que cette image était mienne et je la risquai :

— « Deux plus deux égalent quatre ! »

Le professeur s'arrêta, la figure radieuse, et me tendit la main :

— « Mes compliments. Je vois que vous êtes beaucoup plus intelligent que je ne l'avais cru tout d'abord. Toute ma philosophie tient en cette image. Deux plus deux, cela signifie le présent ; 4 signifie le futur. Mais, dés le moment où nous écrivons le présent 2 plus 2, le futur 4 est déjà prédéterminé avant que la main ne le transforme en présent en l'écrivant sur le papier. Dans ce cas, les éléments sont si

simples que le cerveau humain, de lui-même, quand on écrit deux plus deux, voit instantanément le futur 4. Mais, si dans un cas plus compliqué où, au lieu de deux plus deux, nous avons par exemple, la Bastille, Louis XVI, Danton, Robespierre, Marat, le climat de la France, l'hérédité gauloise combinée avec l'hérédité romaine, la haine de l'Angleterre de l'autre côté de la Manche et le milliard de facteurs qui font en somme la France de 89, bien que tout ceci puisse prédéterminer 4, Napoléon, ce futur, n'aurait jamais pu être prévu par aucun cerveau en raison de la faiblesse de tout cerveau humain. Bien, mais moi, j'ai découvert le moyen de prédéterminer le futur et de le voir. »

— « Mais, c'est effrayant, professeur. C'est la plus formidable découverte de tous les temps, m'écriai-je, les yeux écarquillés. Cependant, permettez-moi un doute. Si ce futur n'existe pas encore, comment est-il possible de le voir ? »

— « Le 4 avant d'être écrit n'existe pas non plus, mais vous le voyez si nettement dans le présent 2 plus 2 que vous l'écrivez incontinent. »

L'argument me toucha à fond. Je fronçai fortement les sourcils.

— « Le futur n'existe pas, mais je possède le moyen de produire le moment futur que je désire. »

Ebranlé par le ton catégorique de cette affirmation, je n'osai plus douter et j'étais encore tout ébaubi de cette mirifique révélation quand Jane apparut, jolie comme un amour.

J'oubliai toute cette science très profonde qui déjà me donnait la migraine et je me régalai les yeux de cette image troublante.

Elle me salua d'un geste de la tête et dit au professeur :

— « Tu avais raison, père. La coupe est terminée et je n'y ai vu que les mêmes éternelles blancheurs. »

Et se tournant vers moi :

— « Avez-vous appris beaucoup, Monsieur Ayrton ? »

— « Plus qu'en ma vie entière, Mademoiselle Jane, et je bénis le hasard qui m'a rendu victime de mon accident. »

— « Et vous n'en êtes encore qu'au commencement, me dit-elle. Quand vous aurez pénétré dans le secret de tout et que vous pourrez voir directement une coupe, votre étonnement sera illimité. »

— « Je le prévois déjà, Mademoiselle. »

Et je me mis à balbutier. Jane me regardait dans les yeux ; je ne suis pas un individu à pouvoir supporter un pareil regard. J'en arrivai à rougir, je crois, ce qui augmenta encore mon trouble. Heureusement,

Jane voyant que je me taisais se tourna vers le professeur Benson :

— « Mais, maintenant, trêve de révélations, père, le café est servi avec quelques gâteaux tentateurs que j'ai faits moi-même. Allons, Monsieur Ayrton. »

CHAPITRE VI

Le temps artificiel

Quand nous retournâmes au laboratoire, le professeur Benson poursuivit son explication interrompue :

— « Où en étions-nous donc Monsieur Ayrton ? »

— « A la prédétermination. »

— « Ah oui. C'est à ce moment-là que Jane nous a dérangés. Eh bien continuons : si tout est déterminé inexorablement par l'influence réciproque des vibrations, si ce fait est de la mécanique pure ou plutôt de la méta-mécanique inaccessible aux forces de l'intelligence humaine, il est logique que la prédétermination soit possible en théorie. »

— « Possible, mais comment expliquez-vous la lecture des lignes de la main ? La chiromancienne qui, à la Martinique, prédit à Joséphine, alors simple petite bourgeoise créole, qu'elle serait un jour Impératrice de France ? »

— « Ça, c'est un cas différent ainsi que celui de toutes les prophéties qui se réalisent. Il nous faut concevoir l'existence de certaines organisations possédant une faculté prédéterminante. Et il ne me coûte aucunement de l'admettre puisque j'ai déjà réalisé le prédéterminateur. »

— « Qu'est-ce que cela, professeur ? »

— « Passons dans le pavillon voisin ; vous me comprendrez mieux. »

Nous entrâmes dans la pièce suivante : c'était une grande salle toute vitrée ayant la forme d'un entonnoir dont le tube constituait une des tours de fer quadrillée.

— « Voici, mon ami, le nerf optique du futur. J'appelle cet ensemble le grand collecteur de l'onde Z. »

Je marchais d'étonnement en étonnement et, bien que je m'efforçasse d'avoir l'esprit aussi éveillé que possible, il me fallait m'arrêter fréquemment pour demander au professeur diverses explications.

— « L'onde Z ? Vous ne m'en aviez pas encore parlé. »

— « C'est que le moment n'était pas encore venu. La multiplica-

tion infinie des formes, c'est-à-dire des vibrations de l'éther, produit des tourbillons ou ondes que j'ai réussi à classer, une par une, et à capter au moyen de cet appareil récepteur qui les polarise... »

— « ??? »

— « Polariser veut dire concentrer au même point, au même pôle. »

— « Je comprends. »

— « Cet ensemble récepteur polarise les tourbillons et les transforme en une espèce de courant continu ou, pour user d'une image concrète, en une sorte de jet. Supposez des milliers de gouttes de pluie tombant dans un immense entonnoir et sortant par son extrémité sous forme d'un jet cristallin continu. Toutes les gouttes sont incluses dans ce jet, mais fondues et sous une forme différente. Mon collecteur est exactement la même chose. Il recueille le tourbillon des ondes et les polarise dans cet appareil. »

Je regardai l'appareil que le professeur me désignait du doigt et je n'y vis qu'un enchevêtrement de fils et de bobines de fil de fer, un beau fouillis pensai-je.

— « J'ai réussi, grâce à cet appareil, poursuivi le savant, à concentrer entre mes mains le présent, c'est-à-dire le moment actuel de la vie de l'univers, à la façon d'un immense paysage panoramique qui, réfléchi tout entier sur une plaque photographique, y demeure latent jusqu'à ce qu'on la trempe dans le bain révélateur. Ce qui veut dire que dans ce courant continu qui circule invisible comme le fluide électrique dans ce chaos apparent de fils, de sélénoïdes et de bobines, il y a **tout** ce qui constitue le moment universel. »

Malgré l'assurance du vieux savant et la solidité de ses déductions j'hésitais à le croire. Dans mon intelligence bornée je trouvais excessif que tout ce qui existe fût réduit à des proportions si homéopathiques et, qui plus est, impalpable et invisible. Le professeur Benson devina mon indécision et la démolit avec la même facilité qu'il aurait écrasé une puce :

— « Savez-vous ce que c'est que ça, me dit-il, en montrant une petite semence de dimensions minuscules. »

— « C'est une graine », lui répondis-je.

— « Et qu'est-ce donc qu'une graine ? une prédétermination ! Là-dedans, il y a, prédéterminé, un arbre aux dimensions colossales. Si vous admettez que, de cette graine, qui, analysée, ne révèle que la présence d'un peu d'amidon, de sels et de graisse, doive surgir, toujours et fatalement, un arbre majestueux, pourquoi hésitez-vous

à admettre un phénomène semblable tel que la polarisation du moment universel en une graine qui, en l'espèce, est le fluide circulant dans mon appareil ? »

Cette similitude dissipa immédiatement toutes mes velléités de scepticisme ; à partir de ce moment je fus en tout semblable à un homme qui entendrait la voix d'un dieu et j'écoutai sans réserves tout ce que me dit le savant.

— « Continuez professeur ? »

Le professeur Benson poursuivit :

— « J'obtiens donc dans cet appareil un courant continu qui est le moment présent. Tout se trouve impressionné en lui. Les bancs de poissons qui, en cet instant même, agonisent au sein de l'Océan au moment de leur rencontre avec les eaux chaudes du Gulf-Stream ; le juge bolcheviste qui signe à Arkangel la condamnation d'un moujik ; le mot que, à Zorn, le Kronprinz adresse à l'ex-empereur d'Allemagne ; la fleur de pêcher qui, au pied du Fujiyama, reçoit la visite d'une abeille ; le leucocyte assaillant le microbe malfaisant entré dans le sang d'un fakir de l'Inde ; la goutte d'eau qui, projetée par le Niagara, tombe sur une mousse d'une pierre de sa rive ; la matrice de linotype qui, dans une imprimerie de Calcutta, vient de tomber dans son moule ; la petite fourmi écrasée dans la Pampa argentine par le fer du poulain qui galope ; le baiser que dans un studio de Los Angeles, Gloria Swanson commence à recevoir de Valentino... »

Sa physionomie rayonnait tant de lumière — la lumière de l'intelligence — que, seul un innocent de mon calibre pouvait la supporter. Je suis absolument convaincu que si un autre savant s'était trouvé en face de lui à ce moment, il aurait tressailli d'effroi, sidéré comme le prophète devant le buisson ardent au milieu duquel tonnait la voix de Jehovah. Mon ingénuité, mon innocence me sauvèrent. Aujourd'hui je frémis en pensant à tout cela, comme frémit Tartarin de Tarascon en apprenant que les abîmes qu'il avait côtoyés dans les Alpes avec un sourire si courageux étaient de vrais abîmes et non, ainsi que Bompart le lui avait fait croire, une simple mise en scène. Aujourd'hui qu'il n'y a plus rien du professeur Benson qu'une pierre dans un cimetière et que rien n'existe plus de son merveilleux laboratoire que des cendres, si je m'efforce d'analyser cette période de ma vie, j'ai la sensation d'avoir vécu avec un Dieu fait homme. Le professeur Benson parlait de ses inventions avec tant de simplicité et me traitait si familièrement que jamais, en sa présence, je ne me suis senti

gauche comme je me sentais, par exemple, devant M. Pato, le commandeur associé de la maison. Chaque fois que je le rencontrais, je tremblais, tant cette formidable masse de graisse toujours vêtue d'un frac en imposait à ses subalternes par sa bague au monstrueux brillant qui étincelait à son doigt, par son épaisse chaîne de montre surchargée d'une infinité de breloques ; cet ensemble écrasait notre humilité sous le poids de son arrogance et de tout cet or massif. Devant le commandeur Pato, je tremblai et je balbutiai, mais devant le professeur Benson, un Dieu, j'avais la sensation d'être toujours en face d'un égal. Je comprends aujourd'hui ce phénomène et sais que la véritable supériorité chez un homme ne l'éloigne pas des « innocents » comme disait le professeur — c'est pour cela que Jésus appelait à lui les humbles. Jusque dans leur façon de s'habiller ces deux hommes étaient aux antipodes l'un de l'autre. Chez le commandeur, le frac était destiné à impressionner les imaginations, à établir des catégories, à terroriser les vestons par l'importance de sa queue à deux parties ; le professeur Benson, lui, avait un vêtement dont l'unique fonction était de protéger son corps des brusques variations atmosphériques.

Mais, revenons en arrière. En entendant dire par le professeur Benson que le moment universel se trouvait là tout entier, je regardai l'enchevêtrement de fils et de bobines avec un sentiment mixte d'orgueil et de pitié. Orgueil de savoir le TOUT réduit en esclavage devant moi, pitié car il y avait là une certaine humiliation pour le TOUT...

La voix calme du vieux savant m'arracha à mes réflexions :

— « Jusqu'à maintenant, nous sommes restés dans le présent. L'onde Z qui est captée ici ne concerne que le moment actuel ; si j'en étais resté à ce stade, ma découverte n'aurait eu aucune valeur. Mais j'ai été plus avant. J'ai découvert le moyen de faire vieillir ce courant à ma guise... »

— « Le faire vieillir ? », murmurai-je en faisant une grimace d'étonnement

— « Oui, je le fais passer par l'appareil que j'ai dénommé chronisateur ; il est dans le pavillon voisin, allons le voir... »

Le professeur passa devant moi et je le suivis avec une figure encore toute contractée. Au centre de ce pavillon se dressait un autre appareil aussi incompréhensible pour moi que tous les autres.

— « Voilà le chronisateur », me dit mon cicerone en désignant du

doigt l'étrange appareil. Ce cadran qui rappelle celui des montres me permet de fixer dans le futur l'époque que je désire étudier. »

— « ??? »

— « Perdez donc l'habitude de vous effrayer tout le temps sans cela vous deviendrez cardiaque. Le courant pénètre par ce fil, subit un tourbillonnement et vieillit dans la mesure que je détermine au moyen de cette aiguille. C'est comme si je prenais la graine et que, par un coup de baguette magique, j'en fasse sortir l'arbre âgé de dix ans, de cinquante ans, de cent ans, à ma guise. Comprenez-vous ? »

— « Je comprends. »

— « Et, de cette manière, l'évolution que la vie de l'univers aura nécessairement au cours des temps, je la hâte ou la suspends au moment par moi choisi. Mon chronisateur est en somme un appareil qui produit le temps artificiel avec beaucoup plus de rapidité que le système ancien qui consistait simplement à attendre qu'il s'écoulât J'obtiens un an en une minute de tourbillonnement ; je pénètre dans le futur, dans l'an 2000, par exemple, en 74 minutes. Pendant la chronisation, il se produit un bourdonnement qui est le bruit de la succession des années, son très analogue à l'harmonie des sphères des anciens Grecs. »

— « Je sais, c'est ce que j'ai entendu pendant le déjeuner. »

— « Parfaitement. Jane voulait « visualiser » le futur dans l'année 2336, soit 410 ans après celle où nous sommes. Pour cela elle a placé l'aiguille ici et tourné le commutateur. Le courant s'est mis à vieillir et s'est arrêté automatiquement au point marqué, soit à l'année 2336. »

Ma curiosité ne faisait qu'augmenter. Je comprenais que j'en étais arrivé au point culminant de la découverte du professeur Benson.

— « Et, ensuite », lui demandai-je anxieusement. Pour voir ou, comme vous dites, pour « visualiser » ce futur, comment faut-il faire ?

— « Piano, Piano ! J'ai réussi, comme je vous le disais, à faire vieillir le courant jusqu'au point désiré. Mais quand cela se produit l'évolution déterministe qui va s'effectuer rigoureusement dans l'univers au cours normal du temps, se réalise artificiellement dans l'intérieur de mon appareil. Et, arrivé au terme de chronisation que je vise, le courant tourbillonnant devient statique, il se congèle, pour ainsi dire. Je suis alors en possession d'un moment de la vie universelle future — qui est le 4 de notre première image de 2 plus 2. Il ne reste plus que la dernière partie de l'opération ; pour plus de commo-

dité, je l'exécute dans mon bureau. N'y avez-vous pas remarqué la présence d'un globe de cristal ? »

— « Ce fut précisement la première chose qui m'ait frappé la vue dans ce château. »

— « Eh bien, c'est le « prévioscope », l'appareil qui prend la coupe anatomique du futur, comme le dit pittoresquement Jane, et la dédouble dans la multiplicité infinie des formes de vie future latentes dans le courant congelé. »

— « Mais, pourquoi coupe anatomique ? », demandai-je pour ne laisser aucun point obscur en arrière.

— « Vous n'avez jamais été dans un laboratoire de microscopie ? Avec un rasoir très affilé l'anatomiste opère une coupe au bout de son doigt, par exemple. Il en retire une lame de chair, la plus fine possible et l'étudie au microscope. Jane qui est une petite fille très intelligente aime parler par images parfois extraordinairement pittoresques. »

L'évocation de Jane vint troubler la tension d'esprit avec laquelle je suivais les révélations de mon maître. Fatigué je m'arrêtai à ce gracieux oasis et ce fut avec une innocence infinie que je demandai :

— « Quel âge a-t-elle ? »

Mais, il est probable que le vieux savant ne m'entendit pas car il commença à me donner des explications sur la seconde fonction du chronisateur qui était d'invertir le courant, de le faire revenir en arrière, ce qui permettait des coupes anatomiques du passé.

— « Ceci n'est d'aucun intérêt, m'aventurai-je à dire à la légère sans réfléchir. Le passé est une chose que nous connaissons depuis longtemps. »

— « Quelle erreur ! Il nous est aussi inconnu que le futur et le présent. »

Cette fois, j'ouvris la bouche et, *in petto*, je me dis que le savant venait de proférer une ânerie. Mais je me rendis compte immédiatement que l'âne c'était moi.

— « Mais, ami Ayrton, que vous imaginez-vous donc connaître du présent ? Vous savez simplement que vous êtes en train de converser avec moi, et pas plus. Vous ignorez absolument si votre maison Sa, Pato et Cie n'est pas déclarée en faillite en ce moment. »

— « Impossible... Cette maison est solide comme une montagne ; elle ne vend qu'au comptant... »

— « Combien n'y a-t-il pas actuellement de plaines qui occupent l'espace autrefois recouvert par des montagnes... Du présent vous ne



savez, c'est-à-dire vous n'avez conscience, que de ce qui affecte vos sens en ce moment même. »

— « C'est vrai, dis-je après un instant de réflexion. Même ma Ford, qui était tout pour moi, j'ignore où elle est... »

— « Donc, si nous ignorons le présent que dirons-nous du passé ? »

— « Mais l'histoire alors ? »

Le professeur Benson se mit à rire doucement.

— « L'histoire est le plus beau roman anecdotique que les hommes aient jamais composé depuis qu'ils ont commencé d'écrire. Et quel rapport y a-t-il entre le passé et l'histoire ? Elle y prend des faits, leurs acteurs et les stylise au gré de l'imagination artistique des historiens, pas autre chose. »

— « Mais les documents de l'époque, insistai-je. »

— « Une stylisation partielle faite par les intéressés tout simplement. Nous ne pouvons avoir que des sensations très vagues, mon cher, aussi bien du présent que du passé. Il y a une œuvre de Stendhal, la *Chartreuse de Parme*, dont le premier chapitre est remarquablement intéressant. Il traite de la bataille de Waterloo vue par un soldat qui y prit part. Le pauvre homme erra à l'aveuglette à travers les champs de bataille, sans rien voir de ce qu'il faisait, ni rien comprendre à quoi que ce soit, tant il était entraîné au hasard par l'instinct de conservation. Ce ne fut que bien plus tard qu'il sut avoir pris part à une bataille baptisée du nom de Waterloo et que les historiographes décrivirent d'une manière très suggestive. Les pauvres êtres qui y prirent part inconsciemment comme acteurs, confinés dans un champ visuel extrêmement restreint, n'y virent rien et ne purent rien prévoir non plus de la toile héroïque que les scénographes de l'histoire allaient brosser sur ce thème. Voici ce qui concerne le présent... Allons maintenant dans mon bureau. C'est là que se passent les choses les plus intéressantes. »

MONTEIRO LOBATO.

(Traduit du portugais par Jean Duriau).

Le choc des races (1)

CHAPITRE VII

Futur et Présent

Quand j'entrai dans le bureau, une grande joie m'illumina intérieurement. Jane était là, devant le globe de cristal, absorbée certainement par la « visualisation » d'une coupe anatomique. Ses yeux d'un bleu de pervenche paraissaient vraiment s'enivrer de la contemplation d'un merveilleux tableau. Le professeur Benson s'arrêta à la porte; il m'imposa silence d'un geste et resta ainsi immobile jusqu'à ce que la jeune fille eût tourné un commutateur et fût revenue dans le présent.

— Papa, s'exclama-t-elle, j'en suis à la fin de la tragédie, au crépuscule de la race. On vient d'élever une statue à Dudley. Bonjour M. Ayrton. Pardonnez-moi si je parle à mon père de choses auxquelles vous ne devez rien entendre.

— Notre ami Ayrton fait des progrès, Jane, dit le professeur; il a fort bien compris la partie théorique de mon exposition.

— Je l'ai comprise ou j'ai paru la comprendre. Vous parlez d'une manière si simple et si claire que vous n'avez pas du tout l'air d'un savant. J'en ai connu un en ville et un grand si j'en juge par la réputation dont il jouissait; un jour il m'a fallu traiter avec lui une affaire pour ma maison. Je dois confesser que je n'ai absolument rien compris de ce que cet homme m'a dit.

— Cet homme n'était sûrement pas un véritable savant, dit Jane en m'interrompant. Les vrais savants sont, ainsi que mon père, clairs et féconds comme la lumière du soleil. Mais, M. Ayrton, désirez-vous savoir ce que j'étais en train de faire quand vous êtes arrivé ?

---

(1) Voir la *Revue de l'Amérique Latine* du 1er Septembre 1928.

— Ne le lui dis pas encore, Jane ; explique-lui d'abord le rôle du prévioscope, pendant que je vais me reposer un peu. Je suis vieux, et tout effort inhabituel me fatigue.

Avant que le professeur se retirât, Jane, légère comme une biche, bondit de sa chaise et vint l'embrasser :

— Père chéri, dit-elle en le suivant d'un regard aimant.

Puis, se retournant vers moi :

— N'est-ce pas une bénédiction des fées que d'avoir un père comme le mien ? Comme il sait concilier la plus grande intelligence avec la meilleure tendresse !

— Et avec la plus grande simplicité, ajoutai-je. Je ne me sens pas de joie de voir cet homme qui pourrait être le seigneur du monde s'il le voulait, me traiter comme si j'étais quelque chose.

— Ne vous en étonnez pas ; papa est conséquent avec ses idées. Pour lui nous ne sommes tous que de simples vibrations de l'éther.

— Même vous, Mademoiselle Jane ?

— Je dois être une vibration d'un éther spécial, doué d'affinités très voisines de celui qui vibre en lui, m'expliqua-t-elle en souriant ; mais, asseyons-nous, nous avons beaucoup à dire.

J'ai déjà dit que j'étais un garçon très emprunté surtout quand je me trouvais en présence de jeunes filles jolies ; mais l'ambiance de familiarité, de franchise qui régnait dans cette maison, avait tout de suite modifié profondément mon caractère. J'en étais arrivé à supporter que la jeune fille me regardât dans les yeux sans pour cela perdre la tramontane comme la première fois. Du reste, son regard ne rappelait aucunement le regard effronté des femmes que j'avais connues jusqu'alors ; je m'étais peu à peu rendu compte que Jane n'avait de féminin que son aspect extérieur.

Ceci me mettait à l'aise ; je n'avais pas l'impression d'être en tête-à-tête avec une vierge ; quand j'étais avec elle, il me semblait être un esprit en face d'un autre.

Je profitai de l'occasion pour avoir quelques renseignements sur le professeur Benson. Sa fille m'apprit qu'il était le descendant d'un géologue américain, venu au Brésil un siècle auparavant pour étudier la composition d'une zone aurifère. Comme le pays lui avait énormément plu, il s'y était fixé, et s'y était marié avec la fille d'un propriétaire de Saô Paulo.

— De ce mariage, m'expliqua Jane, il ne vint au monde que mon père ; envoyé en Europe de bonne heure il se consacra entièrement

aux études scientifiques, se maria là-bas assez tard et y resta un certain temps. Il revint ensuite au Brésil prendre possession des biens que lui avait laissés mon grand-père et je naquis ici ; mais, je n'ai aucun souvenir de ma mère qui mourut bien jeune, à 29 ans... Dès la mort de sa femme, mon père s'installa dans cette propriété et se consacra exclusivement à son invention. Toute notre vie se résume en ce laboratoire ; il est bien rare que nous allions en ville car nous prenons fort peu d'intérêt à son agitation.

— C'est assez compréhensible ; quand on a entre les mains le passé et le futur...

— C'est parfaitement cela ; notre appareil nous révèle de telles merveilles que, à vrai dire, nous vivons beaucoup plus dans le futur que dans le présent. Ce à quoi je me plais le plus, c'est à réaliser des études des années les plus reculées, et la seule chose que je regrette est de n'avoir pas un cerveau, immense comme l'océan, pour retenir tout ce que je vois. Une autre chose également qui me désole est que nous ne puissions pas divulguer notre invention. La grande bonté de mon père s'y oppose !

— Je ne comprends pas très bien pourquoi.

— Il prétend, très logiquement d'ailleurs, que l'humanité n'est pas encore apte à supporter la révélation de l'avenir. Il craint que son invention ne tombe entre les mains d'un groupe qui abuserait de la supériorité fantastique qu'elle lui donnerait. Si mon père était un homme ordinaire, au cœur peu sensible, il commencerait par utiliser pour lui-même la suprématie qu'il craint de voir tomber entre les mains d'autrui. Il suffit de vous dire que, jusqu'à ce jour, il ne s'est servi de sa découverte que pour réunir l'argent nécessaire à notre vie et aux frais énormes nécessités par ses travaux.

— Ah je me rappelle maintenant que, en ville, le professeur passe pour un homme qui joue sur le change sans jamais perdre.

— Et c'est la vérité. Nous avions fait une expérience sur les marks et les francs ; les faits correspondirent très exactement aux indications que notre appareil nous avait fournies. Mais mon père se limita à gagner l'argent nécessaire à notre train de vie. Avons-nous besoin de la mesquine richesse du monde si elle ne peut rien nous donner qui approche de ce que nous possédons ici ?

— Quelque surprenante que soit la découverte du professeur Benson, il y a une chose qui me surprend encore davantage, c'est le caractère des deux êtres qui sont en possession de ce secret. Ils pourraient être tout et ne veulent rien être.....

— Etre tout... Que signifie cela être tout ? Quand je pense à ce qu'on appelle les grandeurs du monde, j'en ris...

Jane continua à causer avec moi, pendant plus d'une heure, sur une infinité de sujets. Ensuite, elle m'expliqua le fonctionnement de l'appareil en utilisant ses habituelles images si pittoresques. Le courant perdait, dans le globe de cristal, sa forme concentrée et se visualisait, comme dans une projection de cinéma, en reproduisant des moments de la vie future avec l'exactitude qu'elle doit avoir un jour.

— Nous sommes dans la situation d'un spectateur immobile en un point. Nous ne voyons et entendons que ce qui est à la portée de nos yeux ou de nos oreilles. Cela rend parfois difficile notre compréhension de certains moments de l'avenir. Nous observons des choses que nous ne pouvons comprendre parce que nous ignorons les faits antérieurs de leur évolution. En 3527, par exemple, j'ai vu dans la population de la France des traces évidentes de mongolisme ; la manière de s'habiller des gens de cette époque ne rappelait en rien celle qui est habituelle à l'heure actuelle aux populations du globe. Il me fut impossible également de savoir de quelle matière ces vêtements étaient tissés. J'oubliais de vous dire que notre appareil ne peut aller au-delà de l'année 3527. Sa puissance s'arrête à cette date. Si nous tentons de le localiser sur l'année 3528, il nous donne une image si faible que nous ne pouvons rien distinguer. Nous sommes restés bien perplexes, père et moi, devant ce mongolisme de la France. Ce n'est que plus tard, en combinant les unes avec les autres des coupes moins reculées, que nous avons pu réussir à déchiffrer ce mystère. Les Mongols s'étaient répandus à travers l'Europe et s'étaient substitués à la race blanche.

Je ne pus retenir un geste d'étonnement et il faut croire que je fis une drôle de figure car Jane se mit à sourire :

— Quelle horreur ! Une telle catastrophe va se produire, m'écriai-je.

La jeune savante me répondit avec sa sereine impassibilité.

— Pourquoi appeler cet événement une catastrophe ? Tout ce qui est a une raison d'être, devait forcément se produire et tout ce qui sera aura une raison d'être et devra forcément arriver ; le jaune vaincra le blanc européen pour deux raisons bien simples : il mange moins et prolifère plus que lui. Seul le blanc d'Amérique échappera à cette absorption. Et, outre cette découverte, combien d'autres révélations curieuses ! Celle qui m'a le plus impressionnée

est la transformation des rues qui commence à se manifester dès l'année 2200. L'ère des véhicules cesse. Il n'y a plus ni tramways, ni automobiles, ni aéroplanes.

— Cela est impossible, c'est presque une absurdité.

— Et cependant nous sommes en chemin pour y arriver. Par des coupes successives que j'ai faites de dix en dix ans, j'ai pu observer la diminution rapide des véhicules actuels. La roue, qui fut la plus grande invention mécanique de l'homme et, aujourd'hui, le domine souverainement, aura sa fin. L'homme recommencera à marcher. Voici ce qui se produira : le radio-transport rendra inutile le remue-ménage actuel. Au lieu d'aller chaque jour à son bureau et d'en revenir accroché à un tramway cahoté sur de bruyantes roues d'acier, l'employé fera son travail chez lui et le « radiera » à son bureau. On travaillera à distance, en somme. Et je trouve cette évolution très logique. Est-ce que les commissions ne sont pas aujourd'hui transmises instantanément par le téléphone ? Etendez ce principe à tout et vous verrez quelles immenses possibilités naîtront quand à la radio-communication, s'ajoutera la radio-transport. Les véhicules du système courant disparaîtront l'un après l'autre. L'homme recommencera à marcher à pied pour son plaisir et les rues deviendront des endroits délicieux. Vous savez, je suppose, ce que c'est qu'une rue aujourd'hui ?

— Personne mieux que moi ne le sait, puisque c'est là que je vis depuis ma plus tendre enfance. Quelle angoisse, quelle permanente inquiétude ! Il faudrait posséder cinquante yeux écarquillés pour éviter les bousculades et les obstacles.

— Eh bien tout cela disparaitra et les villes acquerront un calme délicieux, semblable à celui des villages. J'ai vu New-York à cette période. Quelle différence avec la bousculade folle de la fourmilière d'aujourd'hui.

— Vous devez avoir observé de merveilleuses choses.

— Pas aussi merveilleuses que déroutantes pour nos idées actuelles. Les inventions surviennent au cours du temps, découlant les unes des autres, et prennent parfois une direction bien différente de celle que la logique, basée sur l'état actuel des choses, nous permettrait de prévoir.

Le professeur Benson revint à ce moment et la conversation prit un autre tour. J'étais absolument comme un homme ayant ingéré un stupéfiant inconnu. Ma capacité d'assimilation des idées était dépassée et j'avais un commencement de migraine qui me faisait comprendre

que mon cerveau exigeait un peu de repos. Sans que je leur eusse rien dit, le vieux savant et sa fille s'en rendirent compte et, jusqu'au dîner, ils ne me parlèrent que de choses reposantes.

A la nuit, j'eus quelque peine à m'endormir, ce qui était parfaitement naturel. Mais, je dois l'avouer sincèrement, ce n'étaient nullement la découverte du futur, ni ses abracadabrantes merveilles qui me trottaient le plus dans la tête, mais bien l'image de Jane. L'étrange créature blonde aux yeux bleus de pervenche avait impressionné également mon cœur et mon cerveau. Je commençais à voir en elle le véritable tout, et si l'on m'avait donné le choix entre la possession de l'invention du professeur Benson et la possibilité d'avoir sa fille à mes côtés pour le restant de mes jours, je n'eusse certainement pas hésité une seconde.

CHAPITRE VIII

La lumière qui s'éteint

Le lendemain matin, j'appris une nouvelle bien pénible. Le professeur Benson avait passé une très mauvaise nuit.

— Je suis bien vieux, mon cher ami Ayrton, me dit-il quand je le rencontrai. Je commence à sentir que la machine fonctionne difficilement. Jane ignore mon état, mais la pauvre petite n'aura plus longtemps son père chéri. Elle restera seule. Je lui ai donné une telle éducation et elle possède de si belles qualités de caractère que je mourrai tranquille. Elle saura agir dans la vie comme si elle pouvait toujours compter sur l'appui de mon bras.

Un besoin de confidences me monta aux lèvres. J'eus l'intention de me proposer au professeur comme le soutien qui pourrait s'offrir à Jane quand celui de son père viendrait à lui manquer. Je me retins à temps. Je me souvins de mon insignifiance et du peu que j'étais encore dans ce foyer que je ne connaissais que depuis la veille. Je me bornai donc à confirmer les idées du vieillard au sujet de sa fille en lui disant :

— Autant que j'ai pu en juger par notre conversation hier, j'ai eu la même impression que vous. Jane est une créature supérieure, capable de poursuivre les travaux de son père si elle le voulait.

— Jane le désirerait peut-être, mais je ne puis y consentir. Pour remplir sa vie, il lui suffit d'avoir eu les visions qu'elle a eues et la



supériorité qu'elle a acquise par la connaissance du futur prochain. Cela lui permettra de se mettre à l'abri, pendant sa vie sur terre, des contingences de la nécessité. Jane a un carnet où elle a noté les cotations des principales valeurs de bourse pendant les prochains cinquante ans. Elle a donc la possibilité de se procurer tout l'argent qu'elle voudra. L'argent est encore tout pour les hommes. La dot étrange que je laisse à ma fille se résume en ce carnet de notes; mais je connais Jane; elle n'a aucune des ambitions qui tourmentent le commun des femmes et elle se contentera d'une vie retirée.

Le professeur s'arrêta comme si l'effort de ces confidences l'avait fatigué; ensuite il continua :

— J'ai réalisé ce que je n'avais pas même rêvé pendant les songes délirants de ma jeunesse, et je me vois forcé d'emporter mon grand secret au tombeau... Jane ne le révèlera à personne et quand bien même elle le ferait, elle ne serait pas en possession de sa solution technique. Quant à vous, M. Ayrton, unique témoin qui en ait eu connaissance, vous ne le révèlerez non plus à personne.

— Vous me le défendez ?

— Non, je ne vous le défends pas, je vous l'ai déjà dit ; mais si, quelque jour, vous aviez l'ingénuité de révéler ce que vous avez vu, vous passeriez pour un fou et, si vous insistiez, on vous prendrait alors pour un aliéné, un de ceux que les hommes enferment dans des hospices. Ce sera l'instinct de conservation et de sociabilité qui vous empêchera de dire ce que vous avez vu ici.

Jane entra à ce moment et je remarquai que le vieux savant se raidissait devant la jeune fille pour ne rien lui laisser voir de son état de santé.

— Puisque M. Ayrton est notre hôte, lui dit-il, il t'appartient d'organiser le programme de la journée. Je ne pourrai guère m'occuper de lui car je vais être occupé, pendant quelques heures, par une expérience très délicate.

Jane me regarda de ses jolis yeux clairs et me dit :

— Choisissez, Monsieur Ayrton, hier nous avons fait de la théorie, aujourd'hui voulez-vous que nous passions à la pratique ? Voulez-vous étudier quelques coupes ? Dites-moi quel est le moment de la vie future qui vous intéresserait le plus ?

Mes yeux l'enveloppaient d'un regard d'extase et si mon cœur avait pu parler, il lui aurait dit que la seule chose qui m'intéressât était le présent concentré en elle. Mais je répondis d'une toute autre manière :

— Je suis bien ignare en matière de futur, et je ne me sens pas capable de faire un choix.

— N'auriez-vous pas envie, par exemple, de voir ce qui va se passer, en 3000, à l'endroit où nous sommes actuellement ?

— Parfaitement, affirmai-je. Il me semble que ce doit être bien plus intéressant de voir « futurisé » un endroit déjà connu.

Le professeur Benson se leva et sortit. Jane l'avait accompagné jusqu'à la porte ; en revenant elle me dit :

— Je trouve papa bien abattu aujourd'hui. Il est vrai qu'il a déjà soixante dix ans, et la vieillesse est une maladie bien cruelle...

Un nuage de mélancolie assombrit ses jolis yeux bleus et un gros soupir souleva sa poitrine ; j'éprouvais intimement la même tristesse qu'elle, mais, poussé par le désir de consolation facile que de telles circonstances imposent, je dis :

— Le professeur est solide, et avec la vie tranquille qu'il mène ici, il vivra certainement encore de longues années.

— Le ciel vous entende, murmura Jane, car je ne peux imaginer ce que je deviendrai quand il ne sera plus là. Je me trouve tellement identifiée avec lui.

Je risquai une demande indiscrète :

— Vous n'avez jamais pensé au mariage, Mademoiselle ?

La jeune fille, interloquée, me regarda d'un air surpris et amusé tout à la fois :

— Le mariage ? Oh, Monsieur Ayrton, quelle drôle de chose... Je croirais volontiers que c'est la première fois que ce mot résonne dans cette maison. Quelle chose curieuse : ma-ria-ge !

Et elle répéta le mot plusieurs fois comme si elle prononçait un terme étrange et jamais entendu.

— Oui, continuai-je, toutes les jeunes filles se marient ; un beau jour l'amour vient et...

Jane restait absolument étrangère à ce que je lui disais comme si elle était absorbée par de profondes réflexions :

— Toutes les jeunes filles... répéta-t-elle. Mais suis-je une jeune fille ? Jamais je ne me suis analysée, Monsieur Ayrton ; ma vie s'est passée à voler de siècle en siècle à travers le futur en compagnie de papa. Il me semble que je suis, tout simplement, un esprit qui observe et possède des moyens de visualiser ce qui est hors de la portée humaine. Est-ce que c'est cela qui s'appelle être une jeune fille ? L'amour ?... Qu'est-ce donc que l'amour, monsieur Ayrton ? Votre

vocabulaire est pour moi aussi neuf que doit l'être, pour votre esprit, notre mentalité futuriste. Mais, laissons cela, passons aux choses sérieuses. Il est temps d'opérer une coupe.

Jane se dirigea vers le cabinet du prévioscope et je la suivis, absolument éperdu de stupeur devant un être si étranger à son temps et à sa condition humaine. Dans la vie, l'amour et le mariage sont l'unique obsession de toutes les femmes. Enfants, elles jouent à marier les poupées ; nubiles, elles se préoccupent exclusivement de se marier elles-mêmes. Vieilles, leur unique soin est de marier ou de « démarier » les autres. Il y avait donc sur le globe une femme qui, non seulement, ne pensait ni au mariage ni à l'amour, mais pour qui ces mots paraissaient des choses inouies ? Cela était tout simplement prodigieux,

Elle s'arrêta devant le prévioscope et, après quelques explications préliminaires, me fit placer l'aiguille sur l'année 3000. Ensuite, elle me montra, sur une carte, la situation géographique de l'endroit où nous nous trouvions et m'apprit à faire mouvoir l'index des latitudes et longitudes.

— Maintenant c'est prêt, s'exclama-t-elle. Il suffit d'ouvrir cette valvule. Le courant vieillira des 1074 ans qui nous séparent de l'année 3000 ; et quand il l'aura atteinte, il nous en avertira automatiquement ; mais comme ce vieillissement exige une minute par an, nous aurons...

Elle prit un crayon et calcula rapidement :

— Nous aurons 17 heures 54 minutes à attendre. Il est en ce moment neuf heures ; par conséquent nous n'arriverons à obtenir l'an 3000 qu'entre minuit et une heure du matin. J'ai l'habitude de faire de semblables observations à toutes les heures de la nuit, mais je me demande si ce ne sera pas une gêne pour vous...

— Non, en aucune manière ! Je regrette seulement de ne pouvoir satisfaire immédiatement ma curiosité. Voir un morceau de notre pays en 3000 quelle formidable merveille. Dites-moi quelque chose de ce qui va m'être révélé.

— Non, je ne veux pas prévenir votre surprise. Je préfère vous révéler des aspects que j'ai vus en d'autres temps et en d'autres pays.

Cet après-midi que je passai à entendre la fille du professeur Benson me révéler le futur, comment pourrai-je jamais l'oublier ? Il me serait impossible de rapporter ici tout ce qu'elle me raconta ; ce serait écrire un livre infini : l'invasion des Mongols, l'industrialisation

féroce de l'Europe transformée en un contemplatisme asiatique, l'évolution de l'Amérique dans un sens diamétralement opposé... Combien de choses formidables ! Mais rien ne m'intéressa autant que le drame du choc des races aux Etats-Unis.

— Ce choc, me dit Jane, se produisit l'année 2228 et se déroula d'une façon si empoignante que si on le rapportait en un livre, il serait remarquable. Je ne sais si vous êtes littérateur, mais si vous ne l'êtes pas, vous pourrez le devenir. Le principal pour un écrivain est d'avoir quelque chose à dire, d'être en possession d'un sujet véritablement intéressant. Or, je vous fournirai les données nécessaires pour écrire, et vous aurez ainsi l'occasion de vous présenter dans le monde des lettres avec un livre que la critique considérera comme une œuvre d'imagination pure, alors qu'il sera uniquement la vérité future.

— Voulez-vous essayer, insista-t-elle. Je vous raconterai le plus fidèlement possible ce qui va se passer. Une fois que vous serez en possession de ce matériel, et après que vous y aurez fait vous-même quelques coupes qui aideront le lecteur à se faire une idée exacte de l'ambiance de l'avenir, vous vous mettrez à l'ouvrage. Dès maintenant je puis vous affirmer une chose : c'est que votre roman sera unique en son genre.

Cette idée me sourit, et je me rengorgeai en pensant à l'opinion que Jane avait de mes capacités littéraires.

— Vos lecteurs sauteront de surprise en surprise et je me représente déjà leurs figures étonnées quand vous leur parlerez de la chirurgie du docteur Lewis, par exemple.

— Qui était-ce ?

— Un magicien de l'anatomie, le premier qui ait pratiqué le dédoublement de l'homme.

Je fronçai le sourcil.

— Le dédoublement de la personnalité ? demandai-je.

— Oui, par le dédoublement anatomique. Le docteur Lewis, savant qui commença à faire parler de lui en 2201, eut l'idée de diviser le plan de symétrie du corps humain. Nous avons deux yeux et deux oreilles qui agissent comme une paire de chevaux tirant une voiture dans le même sens. Lewis modifia ce système. Grâce à une délicate opération chirurgicale, il délia les nerfs optiques et auditifs et donna une autonomie à leurs deux rameaux. Il obtint, de cette manière, que le « dédoublé » pût voir une chose de l'œil droit et une autre de l'œil gauche en même temps qu'entendre doublement. Je me rappelle que

dans le bureau de « L'Intermundane Herald » je vis agir le premier dédoublé, le premier qui, d'ailleurs, fut aussi le seul.

— « L'Intermundane Herald », cela sent le psychisme.

— Effectivement. C'était un journal de radiation psychique venu à son heure pour satisfaire la soif de liaison que les pauvres morts désiraient tant avoir avec les vivants. Les âmes en peine lisaient l' « Intermundane Herald » au lieu de passer leur temps à se promener lamentablement par le monde à la recherche de tables tournantes, unique moyen qu'elles aient aujourd'hui de converser avec nous.

Ma stupeur était grande en même temps que mélangée d'une pointe de méfiance. Est-ce que, par hasard, Jane se payait ma tête ? Je la regardai droit dans les yeux ; la sincérité que j'y vis était celle que j'y avais toujours cru voir.

— Mais, continua-t-elle, pour en revenir à mon homme dédoublé, je vous disais que j'ai pu l'observer dans le bureau du Herald ; il était assis à sa table de travail, examinait de l'œil droit une gravure ancienne et de l'autre consultait une table de logarithmes. En même temps, de l'oreille droite il écoutait la musique à la mode, et de la gauche, un collaborateur du journal. Il s'occupait ainsi à la fois de quatre choses différentes et faisait le même travail que quatre hommes non dédoublés. Et ce n'était pas tout ; il enregistrait encore la plainte d'un esprit lecteur du Herald, esprit grognon, à en juger par certaines secousses nerveuses de sa main qui sténographiait.

Je la regardai de nouveau bien dans les yeux ; elle n'en cligna pas. C'était donc vrai. Mon expérience des yeux qui clignent m'a toujours paru infaillible pour déceler les blagueurs.

— Mais, cette chose ne se généralisa pas. La rupture, due à l'intervention humaine, des plans normaux de la nature, n'eut plus jamais de bons résultats. Il survenait toujours des complications imprévisibles et irrémédiables. Notre pauvre dédoublé, par exemple, finit bientôt de tragique manière. Il s'embrouilla, se trompa et finit par n'être même plus simplement un homme comme avant son opération. La plus effroyable démence détruisit ce chef-d'œuvre de la chirurgie de 2228. Vous pouvez voir, par cet échantillon que je vous donne, de combien d'épisodes intéressant vous pourrez émailler votre roman, conclut Jane.

Les yeux fixes, je restais à réfléchir.

— Une autre chose qui m'émerveilla aussi énormément, ce fut le théâtre de Freud, continua-t-elle.

— Quoi ?

— Le théâtre des songes.

— Je ne comprends pas davantage.

— On découvrit un procédé permettant de fixer les rêves sur la toile comme le cinématographe fixe aujourd'hui le mouvement matériel sur des pellicules. Etant donnée la richesse de notre subconscient, mer dont émane le songe et mer profonde dont la conscience émerge à peine sur une minime étendue, vous pouvez imaginer quelles merveilleuses représentations se donnaient sur ce théâtre. Il devint l'art suprême le plus délicieux de tous et, plus encore, une science. L'âme humaine commença à ne plus être l'énigme qu'elle est aujourd'hui à partir du moment où elle put ainsi être photographiée dans son état de nudité absolue. Jusqu'alors nous n'en connaissions que ses manifestations habillées par la Censure, c'est-à-dire, par ses attitudes.

A ce moment, un domestique entra brusquement dans le bureau. Il appela Jane et lui dit quelques mots agités. Sans s'excuser, la jeune fille se retira précipitamment.

Je restai étonné sans savoir que penser. Bien élevée et correcte comme l'était Jane, si elle me quittait ainsi sans même me dire le classique et souriant « vous permettez », c'est qu'il se passait quelque chose de grave. Assis dans mon fauteuil j'attendis pendant une dizaine de minutes, l'oreille attentive aux moindres rumeurs, tentant de pénétrer ce mystère. Le silence se faisait absolu ; je n'entendais même plus le vrombissement du chronisateur en train de travailler. A ce moment, je regardai ma montre.

— Dix heures quinze ! Le courant doit être arrivé à l'année 2001, pensai-je, année que je n'atteindrai pas, mais mon fils Ayrton Benson Lobo y arrivera peut-être.....

Je me mis à rêver : Jane était restée seule sur terre, sans parents et sans désirs de vie mondaine. Quant à moi, je n'étais plus, à cette époque, le pauvre diable que j'étais maintenant, triste employé de MM. Sa, Pato et Cie. J'étais un écrivain, un romancier. Les journaux publiaient mon portrait et me saluaient du titre d'« illustre homme de lettres ». J'avais une situation sociale des plus enviables. J'avais donc pu me rapprocher de la pauvre petite et lui offrir de devenir le compagnon de sa vie. Jane avait naturellement accepté mon cœur. Ensuite, voyages à travers le monde, Paris, New-York ; nous emportions avec nous le petit carnet de cotations...

— « Dites donc, Monsieur le courtier, j'achète mille actions de la « Niagara Falls C°. »

Le courtier souriait de pitié à voir la tête osseuse du Brésilien olivâtre achetant les actions d'une compagnie dont la banqueroute était imminente. Le lendemain, dans les journaux, une nouvelle : « Un gisement de platine est découvert sur les territoires de la Niagara Falls C° ; ses actions montent de cent fois leur valeur. » Je reparais dans le bureau du courtier épouvanté et, un imposant cigare à la bouche, je me venge de son sourire de la veille :

— Aujourd'hui, je vends, jeune idiot ! Le Brésilien vend, comprenez-vous.....

Je lui laisse mes actions, j'empoche quelques bons millions sonnants. J'achète ensuite un yacht, le plus joli et le plus confortable que je puisse trouver.....

— Monsieur Ayrton... me dit une voix.

Poursuivant mon rêve, je m'imaginai être sur mon yacht, quand, devant moi, j'aperçus Jane toute bouleversée.

— Monsieur Ayrton, papa est très mal, venez le voir.

Je m'élançai derrière elle. Le bon vieillard était tout défait dans son lit, donnant plutôt l'impression d'un mort que d'un vivant.

— Voulez-vous que j'aille chercher un médecin ? m'écriai-je anxieusement en m'approchant du malade.

— Non, me répondit le professeur d'une voix faible. C'est inutile ! Je connais mon état, le moment est arrivé...

La jeune fille se jeta dans ses bras et le couvrit de baisers convulsifs.

— Ma chère petite Jane, lui dit-il, l'heure est venue de nous séparer. Jai confiance en toi et j'espère que, une fois ce rude moment passé, tu sauras t'accoutumer à ta situation et chercher un réconfort dans le stoïcisme que je t'ai appris et dont je t'ai donné l'exemple par ma vie. Il y a déjà quelque temps que je ne me sentais pas bien. Je te le cachais pour t'éviter une souffrance inutile. Quand je t'ai laissée, tout à l'heure, dans mon bureau, sous le prétexte de finir un travail, je t'ai trompée, ou plutôt je suis allé faire un travail bien différent de celui que tu aurais pu supposer. J'ai détruit ma découverte. J'ai brûlé tous mes papiers et démonté les pièces principales des appareils. Ce qui reste n'a plus aucune signification et ne pourra pas être restauré. J'ai, en une demi-heure, défait tout le labeur de ma vie. Seules resteront de mon invention les impressions qu'elle a laissées dans ta mémoire. Quand tu mourras à ton tour, tout s'éteindra.....

— Papa, s'écria Jane en collant son visage inondé de larmes contre les joues décolorées du vieillard.

Je ne pus me contenir devant ce tableau douloureux et de grosses larmes jaillirent de mes yeux. Le moribond ne m'oublia pas ; il tourna péniblement son regard vers moi et me dit d'une voix qui s'affaiblissait de plus en plus :

— Adieu, Monsieur Ayrton. Le hasard vous a conduit ici pour me voir mourir... Soyez l'ami de Jane. Adieu...

Un élan me jeta à genoux au pied du lit du moribond ; je pris ses mains pâles et les embrassai avec autant de tendresse que si je baisais celles de mon propre père.

— Adieu, ma Jane, furent ses dernières paroles.

Il ferma les yeux et devint immobile. Quelques instants plus tard était éteinte la lumiére de ce cerveau, le plus puissant qui ait jamais existé.

CHAPITRE IX

Entre Sa, Pato et Cie et Jane

Jane avait perdu, en même temps que son père, presque toute la raison de sa vie. Dès son enfance, elle s'était consacrée aux études de l'avenir ; il était donc tout naturel qu'une femme possédant une telle faculté de prévoyance ne se fût guère préoccupée de l'actualité. Pour nous qui sommes enfermés entre les quatre murs de nos cinq sens, le présent est tout ; mais comme il peut devenir mesquin pour un être placé au sommet d'une montagne et qui peut découvrir aussi bien le paysage de ce qui s'est passé que de ce qui se passera.

L'appareil magique du professeur Benson n'existait plus ; il n'en restait, comme l'avait dit le moribond, que les impressions subsistant dans la mémoire de sa fille. Jane devait refaire sa vie et s'adapter à la commune condition des pauvres humains qui découvrent à peine le bout de leur nez.

— Elle est comme moi, maintenant, murmurai-je, elle est retombée dans la classe des piétons...

Mais je me rendis immédiatement compte de la fausseté de ma comparaison. Moi, je pourrais certainement, avec le temps, revenir à

la classe des roulants en achetant une nouvelle voiture automobile ; mais Jane, elle, ne retrouverait jamais l'omnivision.

J'appelai un domestique. Par une coïncidence singulière ce fut précisément le sourd-muet qui m'avait accompagné lors de ma première sortie, qui m'apparut. J'oubliai son infirmité et lui dis :

— Est-il possible de parler à Mademoiselle Jane ?

Le domestique oublia également qu'il était sourd-muet et me répondit :

— Je crois que ce n'est guère possible. Mademoiselle Jane est rentrée dans un tel état de désespoir que personne de nous ne se risquerait à la déranger.

L'homme avait raison ; je lui demandai du papier et, dans le hall même, j'écrivis le billet suivant :

« Je vous fais mes adieux ; je retourne à mon destin antérieur et garde pour le reste de mes jours les sentiments de gratitude et d'enthousiasme que les maîtres de ce château enchanté ont fait naître en mon âme. Si vous trouvez que votre hôte occasionnel mérite quelque considération, permettez-lui de revenir vous voir de temps en temps. »

Je le remis au domestique et partis.

J'étais encore une fois dans la rue et, jamais, comme à ce moment, je n'évaluai aussi bien la sensation de « déchoir ». Quand le mauvais ange se vit expulsé du paradis, son impression dut être la même que la mienne.

Le château était à trois kilomètres de Fribourg par la route où mon accident s'était produit. En y passant, je reconnus l'endroit et m'arrêtai au bord du ravin. Les signes du désastre étaient encore visibles.

— Voies étranges de l'interférence ! m'écriai-je. Pour voir la merveille des merveilles, connaître la femme qui a illuminé mon âme et fera peut-être de moi un romancier réputé, il a fallu que je passe comme un fou près de ce précipice et que j'y dégringole à moitié mort.

Un peu plus loin, à un détour du chemin, je vis se dresser la silhouette mystérieuse du château avec ses tours quadrillées. Je m'arrêtai, en proie à une vive émotion ; je regardai la singulière usine et me perdis en pensées incertaines et douloureuses.

— Entre ces murs, deux nobles créatures m'ont accueilli avec une charité extrême ; elles ont soigné mon corps, m'ont sauvé la vie et, non satisfaites encore, m'ont révélé le secret inconnu. J'ai connu dans

ce château la femme divine dont le souvenir ne quittera jamais mon cœur. J'y ai été comme chez moi, comme au sein de ma véritable famille...

Mais que tout était changé ! Je ne pouvais plus rester dans cette situation d'hôte puisque celui qui m'hébergeait était mort. Il me fallait m'éloigner, quitter l'endroit qui était, à la vérité, le seul lieu où j'eusse désiré rester sur la terre...

Mon cœur se serra douloureusement et ce fut tête basse et le regard sombre que je poursuivis ma route.

Quand je fis ma rentrée au bureau, la stupéfaction de M. Sa fut énorme. Il me regarda avec des yeux écarquillés comme s'il voyait apparaître un spectre ; puis son front se creusa des rides terribles qui nous épouvantaient et il me dit :

— Parfait, Monsieur Ayrton Lobo. Je comptais toujours sur votre rapidité quand vous alliez à pied ; maintenant que vous vous êtes offert le luxe d'une automobile, vous mettez un peu plus de vingt jours pour faire un simple encaissement et vous revenez avec une tête de chien battu.

Je tentai de calmer sa fureur en lui racontant mon désastre et mon hospitalisation dans une maison accueillante. Mais cet éther en vibration qu'était M. Sa avait été évidemment interféré par un tourbillon des jupes d'une furie d'Eschyle. Au lieu d'accepter mes excuses, l'homme redoubla ses accusations :

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? Quand un employé correct se trouve dans une situation comme celle où vous vous êtes trouvé, la première chose qu'il fait c'est d'avertir ses patrons. Nous sommes une maison sérieuse et nous avons le droit d'être bien servis. Je vous mets dehors. Nous n'avons pas besoin d'employés de votre espèce. Allez !

A ce moment, un bruit que je reconnus m'annonça la présence de l'autre partie de la firme. C'était M. Pato qui arrivait. En le voyant s'encadrer dans la porte, dans son formidable frac d'alpaga à cent milreis le mètre et tout reluisant de pendeloques d'or massif, j'avoue que je tremblai. L'homme me regarda de haut en bas d'un œil foudroyant et, sans rien dire, s'en fut dans un coin parler à son associé.

J'ignore ce qu'ils se dirent ; toujours est-il qu'au bout de deux minutes M. Sa revint vers moi et me demanda :

— Et votre automobile ?

— Elle est détruite, répondis-je d'une voix étouffée.

Sa échangea avec son associé un regard ironique, puis, comme s'il s'amusait d'une idée, il s'humanisa :

— Vous pouvez rester, Monsieur Ayrton, mais vous devez comprendre qu'il ne nous est plus possible de donner les mêmes émoluments à un employé qui va à pied qu'à un employé qui possède son automobile à lui.

Je me résignai puisqu'il fallait vivre. Et, triste, l'esprit absorbé par le souvenir de Jane, je repris dans la maison mes anciennes occupations.

Je passai la semaine entière à travailler comme un automate. Ma pensée était bien loin de ce que je faisais. Il m'était impossible de la fixer sur les choses stupides qu'on me faisait faire. Impossible de prendre au sérieux les affaires de Sa, Pato et C[ie] après l'émerveillement de ces semaines passées au château. Je n'étais plus le même homme.

Je faisais mal les commissions dont on me chargeait et je subis plusieurs réprimandes de la part de M. Sa. J'attendais anxieusement l'arrivée du prochain dimanche pour retourner au château et m'extasier une fois de plus devant l'image chérie.

Je m'y rendis. Jane me reçut dans le bureau. Je la trouvai sereine et résignée bien que tous les stigmates de sa grande douleur fussent encore visibles sur sa physionomie. On lisait dans ses yeux la fatigue des larmes.

Ce fut elle qui rompit le silence :

— Merci, Monsieur Ayrton. Votre visite me fera du bien... Ma solitude aujourd'hui est infinie. Comme châtiment d'avoir eu dans les mains le *tout*, je me trouve aujourd'hui sans rien. Cette grande maison vide... ces laboratoires qui ne servent plus à rien... ce prévioscope devant lequel j'ai passé des années à m'émerveiller de visions inédites, il est mort maintenant, ce n'est plus qu'une chose inerte et sans âme... L'âme de tout cela était mon père.....

Ce fut du fond du cœur que je lui répondis :

— Je comprends comme personne votre situation, Mademoiselle, et je sais que, jusqu'à ce jour, personne au monde n'a fait une perte comparable à la vôtre. Je n'ai vécu que quelques heures avec le professeur Benson ; néanmoins son souvenir vivra en moi comme n'y vit pas la mémoire de mon père.

Je passai trois heures en compagnie de la jeune fille ; je réussis à la distraire un peu en lui racontant mon retour au bureau. Elle sourit

même quand je lui dessinai l'image de M. Pato, tout étincelant de breloques d'or massif.

— Quel bonheur d'être comme cet homme, d'agir comme lui, de se faire de soi l'idée qu'il se fait de lui-même, commenta Jane. Il ignore tout mais il n'a pas la sensation de son ignorance. Imaginez ce qui serait arrivé si la machine à sonder le futur était tombée entre les mains de M. Pato.

— Il s'en serait servi pour s'enrichir comme dix Crésus, se serait accroché autour du corps toute la quincaillerie d'or qu'il aurait pu trouver, si bien que, lorsqu'il se serait promené dans la rue, il aurait tinté comme un grelot. Et la pauvre humanité épouvantée aurait bien été capable de se prosterner sur son passage, certaine que le veau d'or était ressuscité, transformé en homme.

— Mon père avait bien raison de ne pas vouloir rendre publique sa découverte. Seul un esprit d'élection comme le sien pouvait résister aux tentations qu'elle comportait.....

J'appris ce dimanche beaucoup de détails curieux sur la vie du professeur Benson et quel avait été son point de départ pour la découverte de l'onde Z qui avait entraîné la trouvaille du reste.

— Ce fut le psychisme qui lui révéla cette onde qui résume et reflète la vie universelle du moment. Le fait que certains individus agissent comme polarisateurs d'une force ignorée, impressionna d'une manière profonde son intelligence très pénétrante. Il se mit à étudier ce phénomène sous une lumière nouvelle et finit par le connaître intégralement.

Nous parlâmes ensuite de notre roman sur le choc des races en Amérique.

— Parfaitement, me dit Jane en s'animant un peu. Je persiste à penser que vous ne devez pas laisser échapper cette occasion. Je vous conterai tout ce que je sais à ce sujet. Ce sera même un dérivatif à ma douleur. On dit que se souvenir c'est revivre et je pressens que ma vie va se résumer en cela : me souvenir, revivre tout ce que j'ai accumulé dans ma mémoire. Venez tous les dimanches et soyez sûr que votre présence me sera toujours très agréable, sans compter que nous sommes liés par le grand secret.

(A suivre). MONTEIRO LOBATO.

(Traduit du portugais par Jean Duriau).

Le choc des races [1]

CHAPITRE X

Ciel et Purgatoire

Les dernières paroles de Jane m'avaient donné une joie infini Avec quel plaisir je travaillerais pendant toute la semaine, stimu par la perspective de la voir chaque dimanche. A la maison commerce, on nota mon impatience. M. Sa me regarda sous cape murmura à son associé en frac :

— On dirait que ce crétin a avalé des mouches.

Le temps me semblait long tant mon impatience allongeait heures. Mais il passa enfin et, le dimanche suivant, après avoir p un soin tout particulier de ma toilette, je volai, positivement, vers château de mes songes.

Jane qui avait déjà repris ses esprits ne parla plus exclusivement son père ; elle m'entretint encore beaucoup de lui mais égalem d'autres sujets et commença enfin à me faire les révélations devaient servir de base à mon roman.

Auparavant, elle m'exposa ses idées sur la situation actuelle peuple américain avec des mots qui démolirent mes conceptions plus sûres. En effet, j'avais l'ingénuité de posséder des idées arrêtée sur le peuple américain, malgré mon ignorance absolue de son âme des buts qui le guidaient. Idées ramassées dans l'atmosphère bureau, dans les parlottes des cafés, dans la lecture de journaux ré- gés par des individus aussi ignares que moi, idées qui s'incrust dans le cerveau comme la poussière de l'asphalte adhère à no visage par les jours de chaleur. J'avais entendu M. Sa dire un jour « C'est un peuple sans idéal, le plus matérialiste de la terre ; le peup du « the biggest. »

---

(1) Voir la *Revue* du 1er Septembre et du 1er Octobre 1928.

Le jour même, dans un café, comme on s'était mis à parler de l'Amérique, je répétai au hasard, entre deux bouffées de cigare :

— Les Américains ? un peuple sans idéal, le plus matérialiste de la terre, les gens du « the biggest ».

Je causai sensation et il est probable que l'un des assistants s'en fut répéter plus loin la belle synthèse de mes patrons ; on peut voir par là comment certaines idées circulent ainsi que des pièces de monnaie et vont enrichir le patrimoine idéologique d'un peuple...

Quand Jane aborda le sujet et me demanda à brûle pourpoint quelle idée je me faisais des Américains, la belle synthèse me vint immédiatement aux lèvres et je la lui sortis avec emphase.

Mon effet fit long feu. Pour la première fois, je ne vis pas sur la figure de mon interlocutrice l'expression approbative à laquelle j'avais été accoutumé. Jane, au contraire, se mit à sourire de l'inoubliable sourire du professeur Benson et me dit :

— Cette idée n'est certainement pas de vous, Monsieur Ayrton. Elle a pour moi la sonorité d'une phrase toute faite, de celles qu'on attrape au vol sans examen préalable. Si vous observez un peu l'âme des Américains, vous verrez au contraire que ces gens-là sont l'unique peuple idéaliste fleurissant actuellement au monde. L'unique, entendez-vous bien ? Il y a cependant une différence : l'idéalisme des Américains n'est pas l'idéalisme latin dont nous héritons en naissant. Ils en ont un qui leur est spécifique et qui ne pourrait être communiqué à d'autres peuples non dotés des mêmes caractères raciaux. Ils possèdent l'idéalisme organique ; le nôtre, c'est l'utopique. Voyez la France. Etudiez la Convention française, session permanente d'un utopisme furieux et qui eut quelles calamités comme résultats ! Pourquoi ? Parce qu'il était irréalisable et contraire à la nature humaine. Voyez maintenant l'Amérique. C'est son idéalisme organique qui a toujours été vainqueur à tous les grands moments de son histoire, cet idéalisme pragmatique, la mise en programme des possibilités humaines. Lisez Emerson et lisez Rousseau. Vous aurez les deux exposants de deux mentalités diamétralement opposées. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison ?

Je m'empressai de me déclarer, sinon entièrement convaincu, du moins sérieusement ébranlé par de si véhéments arguments : l'aisance, la clarté et la vigueur avec lesquelles Jane parlait me remplissaient de stupéfaction ; je commençai à me rendre compte de la différence qui existe entre le fait d'avoir des idées à soi, fruits normaux d'un arbre né de bonnes semences et se développant sans rencontrer ni

obstacles ni gêne, et celui d'être comparable à un arbre de Noël, en quelque sorte, ramassis d'idées étrangères les unes aux autres, sans aucun lien organique avec les branches auxquelles elles adhèrent non par des pédoncules naturels, mais par de petits crochets de fil de fer; j'appris à être un arbre comme ceux qui croissent dans les champs; à me laisser couvrir de branches, de feuilles et à fructifier librement, par moi-même. Je sens aujourd'hui que mon arbre mental croît sans aucune gêne, à l'endroit occupé depuis si longtemps par un arbre portemanteau où Sa, Pato et consorts accrochaient du papier-idées, chose pire encore que le papier-monnaie. Ce fut Jane qui m'apprit à penser.

— Le peuple américain est idéaliste comme aucun peuple ne l'est, poursuivit-elle, et de cet unique, véritable idéalisme, constructeur d'actualité. Regardez la vie d'Henry Ford, par exemple, étudiez ses théories, vous verrez qu'elles contiennent toutes les solutions que, dans son égarement de folle, l'Europe s'en va chercher dans les formes asiatiques du communisme et du despotisme. Quelque audacieuse que nous paraisse la pensée de Ford, est-elle autre chose que le reflet du plus élémentaire bon sens? Sachez bien, monsieur Ayrton, que nous avons tous ces idées en nous, bien qu'elles nous paraissent toutes nouvelles; cependant, la croûte qui recouvre notre bon sens naturel est si épaisse que Ford nous apparaît comme le Messie d'une idée neuve. Il existe un appareil pour nettoyer dans les chaudières les tubes par lesquels passe la flamme du foyer. Ces tubes s'encroûtent peu à peu de résidus de charbon et finissent par s'obstruer. Il est nécessaire de procéder de temps en temps à leur nettoyage. Bien que l'usage de la machine à vapeur date de longtemps déjà, le marteau trépidant, moyen pratique de décaper les tuyaux, n'a été inventé que tout récemment. Ford me fait penser à cet appareil. Il est le marteau trépidant qui décape les tubes de nos cerveaux obstrués par la fumée des idées fausses. Personne mieux que moi ne peut dire cela de Ford, car j'ai sondé le futur et j'ai vu partout les reflets de sa pensée. Il est donc le meilleur type actuel de l'idéaliste organique. La désagglomération de l'industrie urbaine, par exemple, la standardisation de tous ses produits, l'industrie basée sur une association à trois, trépied réunissant toutes les classes sociales, la simplification de la vie par l'élimination des milliers de choses inutiles qui, aujourd'hui, consomment tant de matériel et d'énergie, tout cela je l'ai vu réalisé dans le futur et, à mon avis, d'après les conceptions de l'idéalisme pragmatique de Henry Ford.

— Réellement... Je comprends maintenant que je me faisais une idée fausse de ce peuple.

Je me sentais de plus en plus débarrassé de mes vues erronnées sous l'influence du gentil petit marteau trépidant qu'était Jane...

— Le monde américain ne pouvait être autre, continua-t-elle. Réfléchissez un peu à ceci : qu'est-ce que l'Amérique sinon la région fortunée qui attira vers elle, dès sa naissance, les éléments les plus eugéniques des meilleures races européennes ? Où se trouve la force vitale de la race blanche, sinon là ? L'origine de l'Américain est déjà, par elle-même, une chose qui enthousiasme. Qu'étaient les premiers colons, les gens du May Flower ? Des hommes ayant une telle trempe de caractère que, placés en face de ce dilemme : ou bien abjurer leurs croyances ou bien émigrer dans un pays sauvage et désert où tout leur serait inhospitalier et pénible, ils n'hésitèrent pas un instant. Emigrer est, encore aujourd'hui, la preuve d'une forte dose d'audace, d'une grande puissance d'énergie. Quitter son pays, son foyer, ses amis, sa langue, couper les racines qui fixent au sol natal depuis l'enfance, y a-t-il héroïsme plus grand ? Celui qui agit ainsi est un fort et cela seul témoigne chez celui qui émigre un indice de belle énergie. Mais, partir vers le désert, abandonner sa patrie bien-aimée pour l'inconnu, cela est formidable.

— Réellement, réellement.....

— Eh bien donc, continua Jane, la façon initiale dont s'est développée l'Amérique devint le processus normal de son accroissement au cours de l'histoire. Des vagues successives des meilleurs éléments européens se transportèrent vers ce pays.

— Aujourd'hui, poursuivit Jane, le centre économique du monde s'est déplacé de ce côté. Pensez un peu à la signification, je ne dis pas du peuple américain, mais du phénomène américain, du phénomène eugénique américain. Le mot Etats-Unis veut dire, aujourd'hui, immense foyer lumineux dans un monde où il n'y a que chandelles et bougies. Là-bas une aube rayonnante de soleil ; dans le reste du monde, diverses espèces de crépuscules... Les ombres de l'Asie envahissent l'Europe ; elle finira par jaunir sous l'influence de la pigmentation mongolique, comme les feuilles jaunissent sous l'influence de l'automne. J'ai pu m'en rendre compte d'une façon frappante dans mes coupes du XXVe siècle.

— Mais, Mademoiselle, me risquai-je à lui dire, n'est-il pas logique que le communisme et le despotisme qui sont ce que vous appelez l'asia-

tisme envahissent également l'Amérique ? Le formidable industrialisme américain n'aboutira-t-il pas fatalement au premier de ces fléaux ?

— Logique, pourquoi ? Il est logique que de la graine de chou naisse un chou et que, de la graine de chêne, naisse un chêne. La semence américaine jetée à Plymouth était une saine semence de chêne. L'esprit de classe a tué l'Asie, l'esprit de classe tuera l'Europe. La graine dont est née l'Amérique ne contenait pas cette toxine vénéneuse en ses cotylédons.

— Elle a pourtant donné naissance à des classes.

— Parfaitement et les intérêts de ces classes s'opposèrent tout d'abord. Mais l'esprit d'examen (et idéalisme organique ne signifie pas autre chose) intervint à temps et les harmonisa. Quand Ford eut prouvé qu'il n'y a pas hostilité entre le capital et le travail et l'eut démontré par ses formidables réalisations, tous les yeux s'ouvrirent et l'industrie qui, jusqu'à ce moment, avait été un Moloch dévorateur des classes productrices et consommatrices, au profit de celles qui détiennent les moyens de production, devint la plus harmonieuse des associations. Ce merveilleux remède constitua la grande barrière contre l'asiatisme envahisseur et éleva l'Amérique du xxv[e] siècle à la situation d'un monde sain, vivant au milieu d'un marasme fataliste et asiatisé.

— Tout cela est très bien, fis-je remarquer, mais les éléments que vous me dites ne furent pas les seuls aux Etats-Unis. Le nègre y entra également, arraché d'Afrique par la force.

— J'allais y venir. Le nègre y entra et ce fut l'unique erreur initiale commise dans cette heureuse combinaison.

— Erreur impossible à rectifier, me hasardai-je à dire. Ici nous nous débattons également avec la même question, mais nous y avons remédié à temps par une solution pratique ; c'est du reste pour cela que je nous crois plus pragmatiques encore que les Américains. Notre solution est admirable. D'ici cent ou deux cents ans, le nègre aura complètement disparu à la suite de ses croisements successifs avec le blanc. Ne pensez-vous pas que notre solution est très heureuse ?

Jane sourit de nouveau du sourire doux et énigmatique du professeur Benson.

— Je ne suis pas de votre avis ; notre solution est tout à fait médiocre ; elle nuit aux deux races en les mélangeant Le nègre perd ses merveilleuses qualités physiques de sauvage, et le blanc subit une diminution de valeur inévitable, conséquence obligée des croisements

entre races disparates. Le caractère racial est une cristallisation qui s'opère lentement au cours des siècles. Le croisement trouble cette cristallisation, la rend instable, la liquéfie.

— Alors, Mademoiselle, vous préférez la solution américaine qui, à vrai dire, n'en est pas une puisqu'elle laisse les deux races se développer parallèlement sur le même territoire, séparées seulement par la barrière de la haine ? Vous approuvez donc toutes les horreurs de cette haine et toutes ses tragiques conséquences ?

— Cette haine, ou mieux cet orgueil, répondit Jane, sereine comme si Minerve elle-même parlait par sa bouche, est la plus féconde des prophylaxies. Elle empêche qu'une race dénature l'autre, la décristallise ; elle les conserve toutes deux dans leur état de pureté intégrale. Cet orgueil est le créateur du plus beau phénomène d'éclosion ethnique que j'aie jamais vu dans mes coupes du futur.

— Mais cela est horrible, m'écriai-je révolté. Vous êtes un ange de bonté, et vous défendez le mal...

Pour la troisième fois, la jeune fille sourit du sourire du professeur Benson.

— Il n'y a ni bien ni mal dans le jeu des forces cosmiques. La haine crée autant de merveilles que l'amour. L'amour a tué, au Brésil, la possibilité d'une suprême expression biologique. La haine a créé en Amérique la gloire de l'eugénisme humain.....

Comme la pensée de Jane était puissante ! Elle me donnait l'impression d'un phénomène naturel, soit de la brise qui passe en faisant frémir les feuilles, soit du rayon de soleil qui illumine tout. Ses yeux étincelaient et parfois je croyais y voir la violence sereine que les poètes grecs attribuaient à Athénée. Mon sentimentalisme en souffrait : serait-il possible qu'une créature pareille, aux idées si remarquables, puisse m'aimer un jour ? Tout me portait à croire que non et cependant j'espérais.

— Entre ces deux alternatives : donner une solution inepte ou n'en pas donner du tout, l'Américain a opté pour la dernière, continua Jane.

— Ce qui veut dire qu'il a éternisé le problème, conclus-je victorieusement.

— Votre éternité est bien précaire, Monsieur Ayrton, elle ne durera pas plus de 302 ans.

— Comment ?

— L'inévitable choc des deux races se produira en 2228 et la solution.....

— Je sais ce qu'elle sera, m'écriai-je étourdiment, un massacre en masse, un carnage abominable.....

— Pas le moins du monde !

— Alors on expulsera les nègres, poursuivis-je rapidement, dans ma hâte de deviner.

— Pas davantage !

Je m'arrêtai tout confus, mais, en un éclair, j'entrevis une troisième hypothèse.

— On divisera le pays en deux parties, la noire et la blanche.

— Non plus. Je crois que quels que soient vos efforts, vous ne devinerez jamais.

Je réfléchis quelques instants pour voir si une quatrième hypothèse se présentait; mais je ne trouvai rien et dus m'avouer vaincu.

— Si la solution n'est aucune de celles que j'ai énoncées, c'est que le problème restera insoluble, conclus-je.

— Au contraire, il sera résolu de la manière la plus complète sans que les nègres soient sacrifiés ni que les blancs transigent. La haine est créatrice, Monsieur Ayrton, et, de plus, extrêmement ingénieuse.....

L'heure était venue de me retirer.

Je baisai la main de Jane et je partis. En chemin j'essayai de trouver le fin mot de ce casse-tête. Puis, mes pensées s'orientèrent de nouveau vers la femme que j'aimais et je passai toute ma semaine à me rappeler avec émotion ses mots et ses gestes. M. Sa s'aperçut de ma distraction et dit à son associé :

— Ça, c'est de l'amour ou une araignée dans le plafond.

CHAPITRE XI

Pendant l'année 2228

Je retournai au château et mon amie commença enfin ses révélations sur le choc des races :

— Avez-vous déchiffré le casse-tête, me demanda-t-elle aussitôt que j'entrai.

— Il est absolument indéchiffrable pour qui n'a pas inventé le prévioscope; il y a un point qui m'inquiète cependant. La population noire des Etats-Unis me semble bien peu nombreuse par rapport à la population blanche pour devenir un péril pour elle.

— Cela serait exact si, au cours de la croissance du pays, la proportion était toujours restée la même. Mais il n'en fut pas ainsi. Tant que le courant immigratoire européen amenait des ondes et encore des ondes de blancs qui s'ajoutaient à ceux déjà établis dans le pays, rien n'aggravait la situation, ni n'en laissait prévoir une aggravation future. Mais, peu à peu, ces ondes diminuèrent par suite des obstacles qui leur étaient opposés puis finirent par s'arrêter complètement lors de l'institution du machiavélique « Drainage System ». Au lieu de laisser entrer librement dans le pays ceux qui voulaient s'y fixer, le gouvernement américain organisa dans toutes les nations du vieux monde un service d' « importation de valeurs humaines » dont le rôle était d'attirer vers l'Amérique la fine fleur eugénique des meilleures races européennes. La vieille Europe qui avait déjà été soulagée de tout son or par l'Amérique se vit également soulagée de toute son élite.

— Ce fut l'écrémage total de l'Europe, en somme ; il ne lui resta que le sérum.

— C'est parfaitement cela. C'est pourquoi on qualifia de machiavélique le « Drainage System ». Les types les plus parfaits de la beauté plastique, les intelligences les plus puissantes, les plus pures valeurs morales étaient découvertes là où elles existaient et on déployait autour d'elles tant de moyens de séduction que, tôt ou tard, elles venaient se fixer dans la Chanaan américaine. Le pays finit par être suffisamment peuplé et la mentalité prohibitionniste, effrayée par le spectre du surpeuplement, supplanta la mentalité immigrationniste. Toutes les portes se fermèrent au flux européen et la nation ne se développa plus que végétativement. C'est de ce moment que date l'inflation du pigment.

— Jusqu'à cette époque la population noire représentait environ un sixième de la population totale du pays. La prédominance du blanc était par conséquent formidable, et de nature à ne pas entraîner le peuple américain à considérer le noir comme un danger. Mais un enthousiasme forcené pour les idées eugéniques de Francis Galton se développa en même temps que le prohibitionnisme. Les élites pensantes se convainquirent que la restriction de la natalité s'imposait pour mille et une raisons se résumant en ce vieux truisme de la qualité primant la quantité. Dès ce moment l'équilibre fut détruit. Les blancs commencèrent à primer en qualité tandis que les nègres persistaient à augmenter en quantité. Ce fut la marée montante du pigment. Plus tard, quand l'eugénisme fut devenu doctrine d'Etat et

qu'on eut créé le Ministère de la Sélection artificielle, l'afflux noir était déjà immense.

— Le Ministère de la Sélection artificielle ?

— Oui, le grand ministère, le véritable facteur de la prodigieuse transformation subie par le peuple américain.

— Ces restrictions améliorèrent la qualité de l'homme d'une manière impressionnante. Le nombre des individus physiquement mal formés s'abaissa à des proportions infinitésimales, surtout après la résurrection de la sage loi spartiate.

— Celle qui obligeait à tuer, à leur naissance, les enfants chétifs, m'écriai-je plein d'horreur. Ils eurent le courage de faire cela ?

— Entre le fait de supprimer la vie dès son début, à un morceau de chair sans la moindre trace de conscience et celui de laisser se développer un être conscient qui végétera des années et des années dans la catégorie des « malheureux », il me semble que la vraie cruauté réside exclusivement dans le second procédé. La loi spartiate réduisait pratiquement à zéro le nombre des malheureux par imperfection physique.

— Mais les malheureux par imperfection mentale ?

— Ceux-là ne purent exister en raison de la loi Owen, fruit des grandes idées propagées par Walter Owen ; cet homme fut celui qui remodela véritablement la race blanche en Amérique. La loi Owen, entraîna la stérilisation des individus tarés, mal conformés mentalement, en somme, de tous les individus capables de porter un préjudice au futur de l'espèce par leur mauvaise progéniture. Grâce à ces lois, les procédés admirables utilisés aujourd'hui pour l'élevage de beaux pur-sang, devinrent les règles directrices de l'élevage de l'homme en Amérique.

— Alors tous les mal-fichus disparurent ?

— Parfaitement, les sourds-muets, les infirmes, les fous, les lépreux, les hystériques, les criminels nés, les fanatiques, les grammairiens, les mystiques, les rhétoriciens, les entôleurs, les corrupteurs de vierges, les prostituées et la légion entière des individus dégénérés tant au moral qu'au physique, tous les fauteurs de toutes les perturbations de la société humaine disparurent. Pour l'Amérique, se développer ne consistait pas à croître follement en nombre, comme aujourd'hui, mais à élever l'indice mental et physique de ses habitants.

Mais... le mais qui vient troubler tous les calculs humains, surgit. Bien que les nègres eussent été soumis aux mêmes procédés restrictifs que les blancs, leur race se mit immédiatement à présenter un indice

de natalité plus élevé. La proportion de noirs purs relative à celle des blancs s'éleva à un cinquième, un quart, un tiers et enfin atteignit la moitié de la population totale. Ce qui veut dire que le binome racial, dédaigné à l'époque de la croissance immigratoire et négligé au début du régime sélectif, devint une énigme redoutable : résouds-moi ou je te dévore. Parmi les nombreux procédés proposés pour faire sortir l'Amérique de cette impasse, deux courants d'idées contraires prédominaient ; ils étaient connus sous les noms de « solution blanche » et de « solution noire ». La solution blanche...

— Je la connais, dis-je, certain de tomber juste pour une fois, la solution blanche consistait à expatrier le nègre.

— Oui, confirma Jane, qui riait de m'avoir procuré cette joie innocente. Les blancs voulaient déporter les nègres vers...

— La vallée de l'Amazone, m'écriai-je radieux de mon succès précédent et sûr de ma seconde victoire. Quelques jours auparavant j'avais lu, je ne sais où, quelque chose qui m'avait laissé entrevoir ce « projet ».

— Parfaitement, les blancs voulaient déporter les nègres dans cette vallée. L'ancien Brésil s'était divisé en deux parties, en deux pays, l'un centralisateur de toute la grandeur sud-américaine, fille de l'immense foyer industriel né sur les rives du Parana ; en utilisant les cataractes gigantesques de son cours, on avait transformé ce Nil fécond de l'Amérique du Sud en l'épine dorsale du pays qui, sous le rapport de l'efficience, venait immédiatement après les Etats-Unis ; l'autre, une vieille république tropicale, s'agitait encore aux anciennes controverses politiques et philologiques. On y discutait de problèmes électoraux et de questions de grammaire. Les sociologues considéraient cette façon d'agir comme le reflet du déséquilibre sanguin consécutif à la fusion de quatre races distinctes, la blanche, la noire, la rouge et la jaune, cette dernière prédominant dans la vallée de l'Amazone.

Je ne pus m'empêcher de tressaillir devant les révélations que me faisait Jane sur l'avenir de mon pays.

— Quelle triste chose, Mademoiselle, m'écriai-je tout ému. Alors cela va arriver ?

— Je ne vois aucun motif à votre tristesse, me répondit-elle. J'estime même que la division du pays en deux parties constitue une échappatoire excellente étant donnée la faute initiale de cette mixture de races. La partie chaude continua à supporter le poids de cette

erreur et ses conséquences, mais la partie tempérée se sauva et put ainsi suivre le bon chemin. Votre tristesse provient de l'illusion territoriale. Réfléchissez donc un peu : ce n'est pas l'étendue d'un pays qui fait sa force, mais bien la valeur de ses habitants. Le Brésil tempéré continua de plus à être un des grands pays du monde au point de vue de la superficie, surtout étant donné qu'il réunissait en un même bloc l'Argentine, l'Uruguay et le Paraguay.

Je me sentis plein d'orgueil patriotique et, sans le vouloir, je me levai de ma chaise, un hurrah étranglé dans ma gorge :

— Nous avons vaincu l'Argentine, alors ? Nous avons conquis toute la province de la Plata ?

— Cette fois, vous faites fausse route, Monsieur Ayrton. Il n'y eut ni guerre, ni conquête d'aucune espèce. Les peuples du sud avaient ouvert les yeux à temps, ils avaient vu que l'épine dorsale de cette zone était le fleuve Parana et ils s'étaient disposés comme des côtes au long de ses chutes pour former un tout indissoluble, uni davantage par les intérêts économiques que par les liens du sang.

— Mais la vieille rivalité entre Brésiliens et Argentins ?

— Elle n'était pas autre chose qu'une stupide voix du sang. Brésiliens et Argentins, descendants de Portugais et d'Espagnols, étaient, sans le savoir, les héritiers du vieil antagonisme qui a toujours divisé la péninsule ibérique. Mais l'immigration jeta sur nos rives tant d'ondes européennes que l'élément initial, luso-espagnol, fut supplanté et manqua de forces pour perpétuer cette ridicule rivalité héréditaire.

— Mais pourquoi a-t-on divisé le Brésil, demandai-je encore mal consolé. Il n'y avait qu'à peupler de la même manière le nord et le sud...

— On ne peuple pas un pays comme on le désire, Monsieur Ayrton, ni comme il convient aux idéalistes. Un pays se peuple comme il le peut.

— Mais revenons à l'Amérique du Nord. Notre cas est américain. Plus tard, je vous révèlerai ce qui se passa au Brésil et de quelle façon naquit la république du Parana. Nous en étions à la solution blanche et je disais que les blancs ne préconisaient qu'une seule chose : l'exportation, l'expulsion des cent millions de noirs américains dans la vallée de l'Amazone. Les nègres voulaient la division du pays en deux parties, celle du sud pour les noirs, celle du nord pour les blancs. Ils alléguaient que l'Amérique leur appartenait aussi bien qu'aux autres étant donné qu'elle était leur œuvre commune et, puisqu'il

était impossible qu'ils jouissent ensemble de l'œuvre accomplie en commun, le plus raisonnable serait de diviser le territoire en deux morceaux. Mais, comme les blancs préféraient rester sur le *statu quo* que de résoudre la question par ce procédé, le problème racial restait intact et devenait de plus en plus menaçant.

Dix ans auparavant était apparu sur la scène américaine un individu d'une envergure exceptionnelle : Jim Roy, le nègre de génie. Il avait la stature athlétique du Sénégalais de notre temps malgré une modification cranienne. Cette modification l'apparentait aux anciens Peaux-Rouges. Sa peau même, n'était pas noire comme celle des nègres d'aujourd'hui.

— Influence du milieu peut-être ?

— Non. Ce n'était pas là un miracle dû à l'influence du milieu, non plus qu'une chose singulière ou particulière à Jim Roy. Presque toute la population noire de l'Amérique avait une peau analogue à la sienne. La science avait, en effet, résolu le problème de la couleur par la destruction du pigment et, cela, de telle sorte que, si Jim Roy nous apparaissait aujourd'hui, il nous surprendrait de la manière la plus déconcertante, car ce nègre de race absolument pure, qui n'avait pas une goutte de sang blanc dans les veines, bien qu'il eût les cheveux crépus, était horriblement décoloré.

— Un albinos alors ?

— Non, un décoloré. Sa peau avait le ton douteux de celle des mulâtresses d'aujourd'hui qui se tartinent la figure de crême et de poudre de riz. Or, bien que les procédés scientifiques eussent éliminé chez eux les caractéristiques essentielles de leur race, les nègres continuaient à être les « nègres » en Amérique. Leur situation dans la société s'était même aggravée, car les blancs, orgueilleux de leur pureté ethnique et du privilège de leur couleur naturelle, ne pouvaient leur pardonner ce camouflage dû à la dépigmentation.

Jim Roy était, en réalité, un homme d'une très grande valeur, voué aux plus hauts destins ; le signe des conducteurs de peuples était imprimé sur toutes les faces de son individualité. Comme organisateur ou comme meneur, il dépassait, à coup sûr, de beaucoup, les plus célèbres organisateurs qui aient jamais surgi chez les blancs. L'histoire de l'humanité offrait peu d'exemples d'hommes possédant une efficience égale à la sienne. Dès sa jeunesse, il s'était consacré à l'exécution d'un plan génial dont il avait tracé les lignes avec la plus parfaite compréhension du matériel humain sur lequel il avait l'intention d'exercer son action.

— Un peu comme le vieux Moïse ?...

— Jim Roy avait réussi ce miracle de grouper la population nègre tout entière sous la bannière d'un parti politique dont les forces, reliées par une longue chaîne d'agents locaux venaient, comme des fils téléphoniques, aboutir à la Station centrale de son commandement. Toujours sages et constructrices, ses instructions descendaient, ainsi que des dogmes, sur toutes les cellules de l'Association nègre (tel était le nom de ce parti) et les faisaient agir comme de simples automates. Cette abdication ou, mieux, cette sujétion consciente et consentie de toutes les volontés à une unique volonté s'était perfectionnée de telle manière que, pendant l'année de la tragédie, la situation politique des Etats-Unis arriva à dépendre, en fait, du « leader » nègre.

— Comment put-elle en arriver à dépendre de lui ?

— Ne vous impatientez pas, Monsieur Ayrton, il nous faut aller par ordre. Je vous disais que la situation politique de l'Amérique se mit à dépendre de Jim Roy et ce fut un fait. Mais, avant d'en arriver là, il nous faut faire un tour dans la politique. Aimez-vous la politique, Monsieur Ayrton ?

— Je ne suis même pas électeur.

— Et la politique féminine ?

— Celle-là, je l'ignore ; mais je suppose qu'elle doit être plus féline que celle des hommes.

CHAPITRE XII

La symbiose démasquée

— Plus féline, oui et bien plus pittoresque. Vous ne pouvez vous imaginer, M. Ayrton, comme la femme possède un cerveau riche en stratagèmes et avec quelle ardeur elle mène une campagne politique. C'était pour cette raison que le prochain scrutin s'annonçait comme devant être très agité. La République des Etats-Unis allait dans quelques jours élire son 88e président. Les anciens partis, le parti démocrate et le parti républicain, s'étaient réunis en un seul bloc puissant, connu sous le nom de « parti Masculin ». Et, même dans ces conditions, il n'espérait pas la victoire, car le parti contraire, le parti féminin, disposait d'un plus grand nombre de voix. Cet état de choses mettait en péril la situation de l'homme battu par la femme

dans tous les champs de l'activité; il lui fallait maintenant défendre son dernier réduit, la Présidence de la République. Aucune femme n'avait réussi jusqu'alors à s'élever jusqu'à ce poste suprême bien qu'aux élections antérieures, Miss Evelyn Astor n'en eût été évincée que par une insignifiante minorité.

— Qu'était-ce encore que ce nouvel animal? Quelque chef du parti féminin.

— Parfaitement, un chef et qui posait sa candidature avec les plus grandes possibilités de victoire car le grand leader nègre se laisserait probablement séduire par ses arguments.

— Miss Evelyn Astor, quel joli nom! Je sympathise déjà avec cette femme que j'ai peut-être en moi? Elle devait être jolie.

— Effectivement; chez cette créature très habile, riche de tous les dons de l'intelligence, de la culture et de la machiavélique sagacité féminine, se trouvait également un élément perturbateur et nouveau dans le jeu politique présidentiel : sa rare beauté physique. Personne ne pouvait l'affronter sans se sentir séduit par une impression d'harmonie qui se transformait en force dominatrice.

Les femmes dotées de beauté ont toujours été des dominatrices, mais toujours par l'intermédiaire de l'homme, despote, amant ou mari, détenteur, en sa qualité de mâle, de toutes les prérogatives sociales. Dans le futur, la domination de la beauté féminine ne se fera plus par l'intermédiaire du mâle. En cette année 2228, la femme avait déjà fini son stage d'infériorité politique et culturelle, conséquence moins d'une prétendue infériorité du cerveau comme le disait Miss Elvin...

— Miss Elvin?

— Attendez un peu. Moins d'une prétendue infériorité du cerveau, que d'une organisation cérébrale différente de celle de l'homme qui la rendait inapte à donner un rendement analogue même si on la soumettait au même régime éducatif. Miss Elvin... Comme vous êtes impatient, M. Ayrton. La femme future que je vous ai déjà donnée, Miss Astor, ne vous suffit pas; il vous en faut une autre?

Quelle illusion que celle de Jane! La seule femme que je désirais, de toutes les femmes du passé, du futur ou du présent, l'unique et la seule était celle qui me parlait en ce moment, si étrangère aux émotions qui faisaient bondir mon cœur.

— Miss Elvin était l'auteur de *La Symbiose démasquée*, un livre qui, en raison de son style alerte et de ses arguments étincelants, avait causé une vraie révolution aux Etats-Unis. L'idée centrale du livre de

Miss Elvin était que la femme n'est pas la femelle naturelle de l'homme comme la lionne est celle du lion; sa femelle naturelle, l'homme l'avait répudiée à une époque très lointaine, et tout portait à présumer de l'extinction de ce pauvre animal. Après l'avoir répudiée, il s'était emparé, comme les anciens Romains des Sabines, de la femelle d'un autre mammifère qui avait de vagues points de ressemblance anatomique avec le « homo ». Miss Elvin supposait que ces Sabines préhistoriques étaient amphibies et son imagination, pleine de fantaisie, décrivit dans un second livre, accueilli avec un succès égal à celui du premier, le massacre des Sabins, quand, du sein des ondes, ils se précipitèrent sur les plages pour accourir au secours de leurs moitiés que l'homme leur ravissait. L'origine de la femme était donc la cause de son caractère ondoyant et divers. « She was false as water » a déjà dit Shakespeare.

— Quel toupet ! à ce que je vois, les femmes du futur n'ont pas tiré grand profit de l'eugénie au point de vue cérébral.

— Vous êtes un peu trop passéiste, M. Ayrton, et vous courez bien vite dans la Ford de vos conclusions, me répondit Jane, avec une douce ironie. Rien n'est plus fécond que la ventilation des idées reçues ou que l'ébranlement violent de certaines bases mentales. Cela les met à l'épreuve et permet de constater leurs fissures ou leurs lacunes, si, par hasard, elles en ont. Avec ses exagérations, Miss Elvin ne ressuscita pas le Sabin, mais sa révolte eut de nombreuses conséquences indirectes.

— Je retire toupet, Mademoiselle, continuez.

— Donc le « homo » supplanta le mammifère adverse et, une fois en possession de la femelle étrangère, tenta, au cours des âges, d'arriver à un équilibre sexuel irréalisable. La fausse femelle, l'être étrange uni par symbiose à l'homme, a toujours résisté à son empire, malgré des procédés de domptage millénaires. Toutes les formes de vie en commun, toutes les séries d'association sexuelles existant dans la nature ont été tentées sans le moindre succès : la harem musulman, la polygamie, la monogamie, la bigamie, la polyandrie, l'hétaïrisme, aucun de ces moyens n'a donné de bons résultats, et la femme, par la voix unanime des poètes et des penseurs, s'est vue classée comme un « être incompréhensible ».

— Miss Elvin perçait le mystère. La femme n'était pas un être incompréhensible ; elle était simplement un être différent. Plus faible physiquement et, à cause de cela même, vouée à l'escla-

vage, elle se défendait de la tyrannie de son ravisseur en manœuvrant une arme effroyablement dangereuse, la dissimulation. Quand le féminisme surgit, tout le monde supposa que la solution du problème de la femme consistait à la mettre au même niveau que l'homme en culture et en égalité de droits. Grossière erreur, démontra miss Elvin. La culture telle que l'homme l'avait créée, ne pouvait s'adapter au cerveau de la femme dont le fonctionnement, tout à fait particulier, est toujours influencé par certaines glandes mystérieuses. C'est à cause de cela que le féminisme fit faillite.

— Les travaux de miss Elvin modifièrent complètement les termes de l'équation sexuelle : « assez de symbiose, disait-elle, assez de vie commune en échange de services réciproques. La femme vivra dorénavant d'une vie autonome et, si elle consent à rester encore aux côtés du gorille dans l'antique « statu quo » sexuel, ce ne sera qu'à titre provisoire et dans l'unique intérêt proliférant des espèces respectives ». Car miss Elvin ne perdait pas espoir de mettre en route la découverte et la résurrection du Sabin préhistorique.

— Sapristi, murmurai-je avec une pointe de dépit. Voilà la seule chose que l'homme n'ait jamais prévue : l'émergence d'une espèce rivale,

— C'est vrai. Les audaces de miss Elvin faisaient frissonner le « homo ». Or miss Astor était elviniste et par conséquent, sa candidature à la présidence inquiétait doublement le parti masculin.

— Le leader masculin, le président Kerlog, avait l'espoir d'arriver à un accord avec Jim Roy. Lui aussi était un homme ; il était donc logique qu'il penchât vers le parti de son sexe. Par contre, il n'y avait aucune possibilité d'entente avec miss Evelyn Astor. Le Président avait eu une entrevue avec sa ravissante antagoniste, mais son impression, résumée en quelques mots au Conseil des Ministres, avait été inquiétante : « Nous ne nous sommes pas entendus, déclara-t-il. Les mots que nous employons, nous autres hommes, ont un sens différent dans la bouche de miss Astor. »

CHAPITRE XIII

Politique de 2228

— A ce même Conseil des ministres, poursuivit Jane, le Président Kerlog dit des choses qui donnèrent à réfléchir à ses auditeurs : « Je vois, déclara-t-il, notre prédominance menacée, sinon de ruine, du

moins de transformations profondes. Le flot nègre monte et la scission elviniste affaiblit notre poids politique. L'électorat blanc est divisé et, à l'heure actuelle, la masse nègre va être, plus que jamais, le fléau de la balance pour les destins de l'Amérique. Nous vaincrons, pourtant, car le concours de Jim, bien qu'il nous le refuse en ce moment pour nous extorquer des concessions, nous sera sans aucun doute possible, assuré au dernier moment. Mais il faut convenir que la situation de notre parti est bien précaire, puisque son existence est à la merci de la bonne volonté d'un leader nègre astucieux... »

— Quelles concessions exigeait Jim Roy? demandai-je.

— Le Ministre de la Sélection artificielle posait justement la même question au Président Kerlog.

— « Il veut, lui répondit le Président, arriver à une entente sur le terrain sélectif. Il insiste pour obtenir une atténuation aux rigueurs de la loi Owen ».

— Cette loi avait été renforcée précisément l'année précédente dans le dessein bien net de faire baisser l'indice de la prolifération nègre. Cela contrariait la politique raciale de Jim Roy qui pouvait se résumer tout entière en ceci : favoriser l'expansion de son peuple jusqu'à ce qu'il arrivât à atteindre une force suffisante pour obliger les blancs à diviser le pays en deux parties.

— Les Ministres, en sortant de ce Conseil, étaient si troublés qu'ils ne virent pas, sur le tableau où s'imprimaient, de minute en minute, les communications des agents d'information du gouvernement, un radio lumineux qui venait de s'y inscrire : « Miss Astor est en conférence avec Jim Roy ». Le Président Kerlog regarda ce tableau et resta quelques instants à mordiller une spatule de verre, flexible comme de l'acier : « Je ne l'ai pas comprise, murmura-t-il, nous ne nous sommes pas entendus lors de notre conférence ; mais avec Jim elle va parler le vieux langage intelligible... »

— Que la rencontre de ces deux êtres si différents dut être curieuse, dis-je.

— En effet? Ces deux êtres n'avaient pas le moindre point de commun; ils formaient un ensemble bien propre à prouver l'exactitude de la théorie de Miss Elvin. La radieuse beauté de la « Sabina mutans » (c'était ainsi que la zoologie de Miss Elvin classait la femelle de l' « homo sapiens ») irradiait une véritable atmosphère de fascination. Aucun individu enveloppé par cette espèce d'aura ne pouvait réussir à se défendre de son charme magnétique. Mais

Miss Astor était face à face en ce moment avec l'unique représentant de l'espèce antagoniste, immunisé peut-être contre l'action catalytique de sa beauté. Elle le sentit immédiatement et se rendit compte qu'elle se trouvait devant une force indomptable et impossible à séduire. Comprenant l'inutilité d'échappatoires ondoyantes, elle aborda le sujet de front : « Le choc des races va se produire. Les événements se précipitent. Si l'homme blanc arrive au pouvoir, ce sera un conflit épouvantable car il est le créateur de la haine contre le nègre. Tout changera si, au lieu de cet implacable ennemi commun, il ne reste que nous deux en présence. »

Jim Roy fronça le sourcil.

— « Ennemi commun, oui, continua Miss Astor. Ennemi de la race noire et de nous autres, les femmes. Nous sommes tous deux ses esclaves. Si le pouvoir suprême nous échoit, le choc sera atténué, car nous saurons être conciliantes ; il y aura alors une énorme économie de souffrances futures si l'alliance politique de l'elvinisme avec l'élément noir se réalise sans tarder. »

Miss Astor continua sur ce ton. Elle fut éloquente et abondante, car elle sentait, devant l'impassibilité du grand leader, que le prestige de sa présence faisait faillite.

Jim Roy l'écouta avec un calme serein ; ni un sourire ni une ride d'appréhension ne troublèrent son visage et il se borna, dans sa réponse, à des promesses, des formules vagues et à double sens.

Lorsque les amies et les collaboratrices de Miss Astor, anxieuses de connaître les résultats de la conversation, l'interrogèrent, ce fut avec un air très soucieux qu'elle murmura :

— « Quelque chose me dit que le nègre machine un plan secret. »

— « Contre qui ? »

— « Je l'ignore ; il est impossible de déduire quoi que ce soit de ce qu'il m'a dit : discours parfait de diplomate. Mais mon sens divinatoire ne me trompe pas : Jim va trahir. »

(A suivre). MONTEIRO LOBATO.

(Traduit du portugais par Jean Duriau).

Le choc des races [1]

CHAPITRE XIV

Veille d'Elections

Le dimanche suivant je volai au château plus tôt que de coutume tant j'étais anxieux de connaître la suite des révélations de Jane.

Je la trouvai toute désolée.

— Il vous est arrivé quelque chose ? lui demandai-je inquiet.

— Non, rien, me répondit-elle en soupirant. Je suis triste. Hier j'ai été au cimetière et ma douleur s'est réveillée. Vous ne sauriez croire combien la disparition de mon père est poignante pour moi.

La tristesse de mon amie m'impressionna de telle façon que des larmes me montèrent aux yeux.

Jane toute émue me serra la main. Nous devenions de plus en plus frères à mesure que nos affinités se révèlaient, affinités mentales et de sentiments. Malgré l'apparente divergence de nos idées, je constatais qu'au fond nous pensions de la même manière. Celui qui nous aurait vus conversant de la vie future, aurait juré que nous étions de bien vieux amis ou des parents bien proches et mon impression était exactement celle-là. Il me semblait la connaître depuis des siècles et n'avoir jamais vécu dans la société d'autres personnes. La moindre petite ombre passant sur son âme se reflétait immédiatement sur la mienne. Ses joies étaient miennes et miennes ses tristesses. Comme cette vie en commun me rendait heureux !

Mais ce nuage passa et je pus, de nouveau, voir mon amie toute occupée des événements de l'année 2228.

— A la veille de la 88e élection présidentielle, continua-t-elle, le pays offrait l'aspect impressionnant de ces instants d'immobilité qui

(1) Voir la *Revue* du 1er Septembre, du 1er Octobre et du 1er Novembre 1928.

précèdent les tourmentes. Comme s'ils emmagasinaient des forces pour une explosion tragique, tous les hommes restaient silencieux dans un état de repos qui ressemblait à une grande fatigue anticipée. Par contre, dans les quartiers féminins l'agitation était intense. Les Sabines, sûres de leur victoire, se partageaient les dépouilles du champ de bataille avec les directrices de leur mouvement.

Je dois dire que l'idée de la présidence d'une elviniste n'inquiétait guère les hommes doués d'esprit philosophique ; ils savaient parfaitement combien l'accession au pouvoir peut modifier les idées de ceux qui y atteignent. Quant à ceux qui ne voient le monde qu'à travers un prisme esthétique, ils manifestaient même une certaine curiosité pour la victoire sabine.

— Les élections se faisaient-elles toujours de la même façon qu'aujourd'hui ?

— Les élections du XXIIIe siècle ne rappelaient en rien les anciennes qui consistaient en une mobilisation et en une réunion de tous les votants à des points désignés d'avance où on enregistrait les votes. Tout avait changé. Les électeurs ne sortaient pas de chez eux ; ils radiaient simplement leur vote à la station centrale réceptrice de Washington. Un appareil très ingénieux les recevait, les apurait automatiquement et instantanément, puis projetait les totaux définitifs sur la façade du Capitole.

Il y avait longtemps que toutes les possibilités de fraude avaient été éliminées ; non seulement parce que la sélection avait relevé fortement le niveau moral du peuple, mais encore du fait de l'utilisation pour les opérations électorales, de procédés mécaniques, ondes hertziennes et électricité, éléments étrangers à la politique et parfaitement incorruptibles.

Comme le parti féminin était sûr de sa victoire, il délirait et jouissait par avance de la joie d'un plaisir inédit ; battre le mâle dans son réduit suprême : la Présidence de la République.

L'avant-veille des élections, miss Elvin organisa à Washington une manifestation mémorable.

— Il y avait donc encore de ces choses-là ?

— Non, il n'y en avait plus, mais miss Elvin, à titre de curiosité artistique, ressuscita ce vieil usage. De même que nous allons voir aujourd'hui des expositions d'art rétrospectif, elle eut l'idée d'organiser une chose analogue : un cortège semblable aux nôtres, avec des discours d'une rhétorique rancie, où s'exprimeraient de caduques images,

depuis longtemps à la retraite. Elle réunit une bande de dix mille de ses coreligionnaires qui défilèrent devant le Capitole.

Cette manifestation eut lieu à la nuit, et, à propos de nuit, Monsieur Ayrton, comment vous imaginez-vous les nuits de cette époque ?

— Comme celles d'aujourd'hui, bien sûr. Peut-être avec moins de grillons.

— Eh bien, sachez qu'aucun spectacle futur ne m'a jamais surprise autant que les nuits des cités américaines. La nuit urbaine que nous avons aujourd'hui n'est pas autre chose, en somme, que la nuit naturelle piquetée de foyers lumineux, jeu d'ombres et de lumière par conséquent. Ce que j'ai vu là-bas ne rappelle aucunement cette alternative. L'illumination artificielle avait été complètement changée et cette modification était aussi extraordinaire que celle des transports depuis l'utilisation du radio. On avait inventé la lumière froide. Les maisons étaient peintes, intérieurement et extérieurement, d'une couleur de clair de lune qui donnait aux villes le même aspect que si elle émergeaient d'un bain de phosphore. Des parois, des murs, des toits, de toutes les superficies émanait une uniforme pâleur de rêve. Mais l'obscurité est aussi nécessaire à l'homme que la lumière et toutes les maisons possédaient des pièces qui n'étaient pas revêtues de cette teinte ou en étaient à peine aquarellées légèrement. Quelles délicieuses pénombres j'ai vues à Oblivion Park en Eropolis.....

— Comment ? Il y avait donc une cité consacrée à l'Amour ?

— Parfaitement ; une ville des Mille et une Nuits, élevée dans le plus délicieux coin des Adirondacks et exclusivement consacrée à l'amour. Seuls y allaient les amoureux, les gens mariés à l'époque de la lune de miel ; ils n'y séjournaient que durant la période de l'ébriété amoureuse. Vous avez certainement déjà aimé, Monsieur Ayrton, et vous savez combien l'amour fait éclore de fleurs et de parfums chez les êtres qui le subissent. Imaginez donc un Eden créé par la fantaisie de tous les grands amoureux : Dante, Pétrarque, Roméo, Léandre, en collaboration avec toutes les grandes amoureuses : Béatrice, Juliette, Héro. Imaginez la reine Mab provoquant des rêves chez tous ces individus enivrés, et Ariel les réalisant avec tout le soin qu'il mettait à faire les commissions de Prospero. Le souffle de Caliban ne ternissait pas, même de loin, les marbres d'Eropolis, la merveille suprême des arts humains, mise au service de l'amour.

Rien n'y rappelait l'organisme qu'est une ville ordinaire, mélange d'organes nobles et de viscères aux fonctions humiliantes. Au lieu de

rues géométriques, des méandres irréguliers, ganglionnés magiquement de pelouses et de bosquets nuptiaux. Les amoureux y disparaissaient pendant leurs promenades et, dans de semblables nids de douceur, échangeaient le baiser élaborateur du futur. Tout avait été combiné à Eropolis dans le but de donner aux créatures les plus fines sensations esthétiques, de façon que les êtres qui y seraient conçus fussent modelés en harmonie et en beauté. Les enfants d'Eropolis formèrent une aristocratie en Amérique : les nouveaux aristocrates de l'amour et de la beauté.

Je soupirai ; je me voyais à Eropolis, les mains enlacées à celles de Jane, mes yeux dans ses yeux et en proie à un tel enthousiasme amoureux que toutes les merveilles de la nouvelle île de Calypso étaient absolument inexistantes pour moi.

— Mais laissons en paix la cité de l'amour, me dit mon amie en fermant cette délicieuse parenthèse. Grimpée sur une statue face au Capitole, miss Elvin nous attend avec son discours incendiaire et parfaitement vieux jeu.

« Voici, disait-elle en désignant le Capitole avec des gestes qui rappelaient ceux de nos orateurs de meetings, voici le symbole de la Bastille masculine qui sera prise d'assaut demain. C'est le château fort de la force, l'odieuse cabine des manivelles qui commandent tout. C'est là qu'ont habité les pires monstres de l'humanité : Gengis Khan. César, Louis XIV, Frédéric de Prusse, Pierre le Grand, Cromwell, tous les gorilles césariens, qui, à travers les siècles, passent en traînant, enchaîné à leur char de triomphe, un être d'une espèce différente arraché à son compagnon naturel par un geste de violence et de rapine. »

Et ce discours continuait ainsi sur le même ton....

Le Président Kerlog qui écoutait la curieuse harangue à l'aide de son récepteur de poche, dit philosophiquement au Ministre de l'Equité :

— Tout ce qu'elle dit paraît ridicule, mais l'histoire nous prouve que nous, les hommes, nous avons été entraînés par des fables bien plus grossières encore.

Et, pendant que le meeting de miss Elvin se poursuivait bruyamment, les ministres reprirent leur conférence à l'endroit où la harangue de miss Elvin l'avait interrompue.

— D'ici 48 heures tout sera résolu, dit le Président, et je compte sur ma réélection. Bien que je n'aie pu obtenir de Jim une promesse formelle, j'ai la certitude qu'il nous donnera les voix nègres. En ce moment, le pauvre Jim doit être bien ennuyé du discours de miss Elvin.

Si, nous les blancs, elle nous traite de gorilles, que réserve-t-elle aux noirs de Jim ?

— Mais, miss Astor compte également sur les votes noirs, dit le Ministre de la Sélection artificielle.

— Erreur, Miss Astor s'attend à une trahison de la part de Jim. Or, pour miss Astor, trahison signifie ne pas voter pour elle. Par conséquent, elle est convaincue que Jim nous apportera les voix noires.

— En ce cas, nous dérogerons à la loi sélective ?

— Sans aucun doute.

— Le pigment réclame contre les rigueurs excessives de la loi. Cela n'a du reste aucune importance, car nous aurons déjà résolu le problème avant que ne se fassent sentir les effets néfastes d'une dérogation. Les dernières études techniques de l'expatriation vers l'Amazone sont achevées. Jim est habile et manœuvre la masse nègre comme un despote. Nous nous entendrons. Nous lui imposerons la solution blanche, qu'il le veuille ou non. Pour l'instant, la seule chose qui s'impose est d'obtenir son concours électoral car nous ne pouvons pas savoir quelle orientation prendront les évènements si, par hasard, les elvinistes triomphaient.

— Et miss Astor, demandai-je, continuait-elle à être perplexe ?

— Miss Astor était en conférence elle aussi à quelques pas de la Maison Blanche, avec diverses sommités de son parti.

« Tu seras Ministre, ma chère Dorothy Glynor, si nous avons la victoire », disait-elle à une gentille créature candidate au Ministère de l'Éducation sociale.

— Si.... dit Dorothy Glynor. Mais aurais-tu encore des doutes, après ton entente avec Jim Roy ?

— Tout me porte à croire que Jim ne perdra pas l'occasion de nous aider à renverser le mâle blanc, ennemi traditionnel de sa race. La logique m'oblige à ce raisonnement, mais par-dessus la logique, il y a en moi une voix intérieure, une résonnance qui se trompe rarement et cette voix me dit que Jim va trahir.

— Nous trahir ?

— Je ne sais. Je sens une trahison dans l'air et je la sens si fortement que je suis prise d'un étrange malaise. J'ai beaucoup de peine à dominer mes nerfs. L'enthousiasme avec lequel j'entre dans l'arène n'est qu'une attitude. Ce qu'il y a en moi, c'est une profonde dépression nerveuse et de plus en plus angoissante....

Miss Evelyn Astor était à sa table de travail, en communication permanente avec tous les districts du pays. Elle recevait, de minute en minute, des renseignements encourageants mais les écoutait sans presque y prêter attention. L'immense enthousiasme qui régnait dans les quartiers féminins, enthousiasme qu'elle avait elle-même allumé par ses fameuses radiations, n'influençait aucunement son auteur. Miss Astor regardait la façade du Capitole avec les yeux du pressentiment et n'y voyait pas son nom.

Dans les quartiers de Jim, la situation se présentait bien différemment. La population nègre restait dans une espèce de calme fataliste, attendant, dans une insidieuse quiétude de marais, le mot d'ordre que le leader ne radierait qu'une heure avant le scrutin. Jusqu'à ce moment, la formidable masse de plus de cinquante millions de votants resterait neutre. Elle avait compris l'avantage de la cohésion et de la délégation de toutes ses volontés à une volonté unique; de plus elle vouait à Jim Roy une foi dont Moïse lui-même n'a pas joui de la part du peuple hébreux. Il y avait quelque chose de majestueux dans cet océan soumis, esclave encore une fois, esclave comme toujours, mais cette fois, esclave de son libre consentement.

CHAPITRE XV

Le Titan se présente

Le scrutin avait été fixé à onze heures du matin et devait durer trente minutes en tout. En une demi-heure, le formidable phénomène de cent millions de créatures imprimant en symboles numériques leur volonté sur la façade du Capitole serait réalisé de manière parfaite.

Jim Roy avait prévenu ses agents qu'il ne donnerait le nom de son candidat qu'à dix heures. Ces agents, à leur tour, radieraient le mot d'ordre aux électeurs des diverses zones.

A neuf heures et demie, Jim se retira dans son cabinet de travail au palais de l'Association noire et s'y enferma.

En dépit de sa parfaite maîtrise de soi, le leader hésitait.

A neuf heures quarante cinq, il s'approcha de la fenêtre et regarda d'un œil distrait l'ensemble de la ville. Le panorama qu'il y découvrit fut cependant bien différent de ce qu'il était en réalité. Pour Jim, le rideau se leva sur le passé lugubre de la race malheureuse. Il vit,

au loin, estompé par la brume des siècles, l'humble village africain, but du féroce négrier blanc qui arrivait en des bricks fragiles, sur la cime des ondes, tel qu'une écume vénéneuse. Il vit l'assaut, le carnage des habitants nus, le sang qui coulait, l'incendie dévorant les paillottes. Puis le pillage, l'emprisonnement des hommes et des femmes valides, les fers qui leur ligotaient les poignets, la cangue qui les unissait deux par deux en de sinistres convois, poussés à coup de fouet vers les côtes. Il vit s'ouvrir comme des gueules obscures les cales des bricks qui emportaient la douloureuse chair vouée au travail des champs. Et, il évoqua l'interminable supplice de la traversée...

Ensuite, il vit le débarquement. Une terre, des arbres, du soleil, mais, pas comme en Afrique. Rien n'était pareil, ni la terre, ni les arbres, ni le soleil. Chemine ! chemine ! Si l'un trébuche, le fouet siffle sur son dos. S'il tombe évanoui, on l'égorge. La caravane marche, trébuche et pénètre dans les champs de cotonniers.

Et Jim vit les cotonniers luxuriants de Virginie s'épanouir dès l'arrivée du nègre. Outre les pluies, il y avait pour les arroser la sueur africaine, sueur et sang.

Il vit deux siècles de cravache lacérant les chairs, il entendit deux siècles de larmes, de gémissements et de lamentables hurlements de douleur.

Puis, il vit se lever l'aurore de cette nuit de deux cents ans : Lincoln, le blanc généreux qui dit : assez ! leva des armées et, des griffes de Jefferson Davis, arracha la pauvre chair faite chose.

Les menottes tombèrent des poignets, mais les stigmates restèrent. Aux menottes de fer se substituèrent les menottes morales du paria. L'associé blanc refusait à l'associé noir la participation aux bénéfices moraux de l'œuvre commune. Il lui refusait l'égalité, et la fraternité, bien que la Loi qui plane sereine au-dessus du sang eût consacré l'équivalence des deux associés.

Et Jim se rendit compte que la Justice n'était autre chose qu'une pure aspiration, et qu'il n'y a de justice au monde qu'imposée par la force.

— Je deviendrai force et j'imposerai la justice, murmura le grand nègre.

Sur son large front une profonde ride se creusa. Ses yeux se fermèrent et il resta immobile, foudroyé par une idée gigantesque.

Le premier coup de dix heures retentit. Le moment était venu de radier le mot d'ordre attendu.

Le titan se réveilla : il se dirigea vers la cabine émettrice. Au passage, il s'arrêta devant un buste de Lincoln et dit posément, en lui mettant la main sur la tête :

— Tu as commencé l'œuvre, Jim va la parfaire...

Il entra dans la cabine, hésita un instant devant l'appareil qui allait transporter au loin sa volonté. Un sourire contracta sa face de Sénégalais décortiqué ; finalement, d'une voix assurée, il prononça le mot qu'il avait tenu secret jusqu'alors :

— Le candidat de la race noire est Jim Roy !

CHAPITRE XVI

L'adhésion des Elvinistes

J'écarquillais les yeux de surprise. J'étais loin de m'imaginer cette hypothèse et je l'avouai à Jane.

— La surprise ne fut pas uniquement vôtre, M. Ayrton. Quelques minutes après le geste de décision du nègre, cinquante millions d'électeurs recevaient le mot d'ordre imprévu comme s'ils avaient reçu un coup violent sur le crâne. La sensation d'étourdissement fut générale dans tout le pays. Mais ce saisissement disparut peu à peu et au fur et à mesure qu'il disparaissait, les figures s'illuminaient d'un sourire *nouveau au monde*. Un sourire sans signification et purement réflexe. Le sourire du forçat qui, né les fers aux mains, les voit subitement se dissiper comme un brouillard, au contact d'un talisman magique.

— Libre. Non ! Seigneur ! maintenant !...

Le secret des communications par radiations était absolu. Jamais. elles ne se trompaient de porte ni ne déviaient de leur chemin. Malgré cela, miss Astor, dont le machiavélisme d'esprit ne séparait pas l'idéologie incendiaire elviniste d'un merveilleux sens des réalités, avait obtenu un résultat heureux dans la chasse qu'elle faisait à l'onde portant le mot d'ordre de Jim. Elle n'avait pas pu corrompre l'onde, incorruptible par elle-même, mais elle avait corrompu un de ses destinataires, le seul agent infidèle peut-être de tous ceux que Jim avait à son service. Dès que cet espion eut reçu le mot, il appela miss Astor par l'appareil des communications privées.

Elle était à son poste au siège de son parti, entourée de son

état-major. Dès que l'appel résonna, elle quitta ses compagnes et se jeta littéralement sur l'appareil, devinant ce dont il s'agissait. La vive expression de curiosité de son visage se mua cependant en détresse. Ses yeux s'écarquillèrent et ses lèvres, subitement blanches, se mirent à trembler.

En voyant l'altération des traits de son chef suprême, l'état-major elviniste accourut inquiet à son secours.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda miss Elvin, en la prenant par les épaules. Jim vote pour Kerlog ?

Miss Astor voulut répondre mais ne le put. Elle sentit un nuage lui brouiller la vue, un sifflement lui bruire aux oreilles, un tourbillon s'emparer de son cerveau ; elle s'affaissa évanouie.

— Comme les femmes d'aujourd'hui ?...

— La panique s'empara immédiatement de l'état-major elviniste et transforma la salle en un tourbillonnement de jolis insectes affolés. Les sabines se mirent à courir de côté et d'autre, follement et à s'accrocher les unes aux autres en poussant des cris.

Mais la voix pointue de miss Elvin se fit entendre et les calma immédiatement :

— Si Evelyn s'est évanouie, c'est qu'elle a appris une nouvelle terrible et la seule nouvelle terrible qu'Evelyn puisse apprendre est celle de l'union de Jim avec Kerlog. Par conséquent nous sommes battues.

Et les yeux de la sabine flamboyèrent de cette terrible haine qui n'était ni politique, ni exclusivement sexuelle, mais « spéciale », sentiment inédit et de pure création elviniste. Elle serra les poings et les tendit vers le Capitole en hurlant comme une louve blessée :

— Cela ne fait rien, Kerlog. Nous allons recourir aux grands moyens, au sabotage, au boycottage du gorille.

— Bravo, se mirent à crier les elvinistes déjà remises de leur désorientation momentanée. Vive le boycottage !

Miss Elvin grinçait des dents :

— Les monstres infâmes, se mit-elle à pérorer, ne pourront jamais imaginer le plan infernal de sabotage que j'ai organisé contre eux. Ils ont l'air d'ignorer, ces gorilles orgueilleux, que la nature les a faits d'une chair qui est un talon d'Achille. Je prie toutes les sabines présentes de venir demain chez moi afin d'étudier ensemble l'application immédiate du plan diabolique. A huit heures, toutes chez moi, demain.

— Bravo, bravo, sabotons le gorille !

Ces cris produisirent l'effet de sels sur les nerfs de la directrice évanouie. Miss Astor rouvrit les yeux, se passa la main sur la figure comme si elle voulait en éloigner les dernières ombres et se releva. Elle promena autour d'elle un regard encore tout trouble et d'un ton mystérieux, murmura comme si elle se parlait à elle-même :

— Une entente avec Kerlog est indispensable. Tout a changé.

L'étonnement des elvinistes atteignit son comble. Terrorisées, elles avaient toutes les yeux écarquillés et la bouche entr'ouverte :

Miss Astor continua :

— Il nous faut faire de nouveau alliance avec l'homme.

— Jamais, rugit miss Elvin, écarlate de fureur. Transiger, jamais.

L'horloge de la salle interrompit le tumulte du tintement des onze coups de l'heure électorale.

— Si, murmura posément miss Astor. Si, parce qu'il ne s'agit plus maintenant d'un simple choc politique entre deux partis de la race blanche. Il s'agit du gant que la race nègre vient de nous lancer en pleine figure. A l'heure qu'il est, Jim Roy doit être élu Président de la République...

Si une grenade à gaz asphyxiant avait éclaté à ce moment dans la salle, l'aspect des sabines, abruties par cette surprise, n'eût pas été autre. Elles avaient été changées en femmes de Loth, muettes et immobiles, les yeux fixés sur leur leader.

Miss Astor continua :

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. J'avais senti que Jim trahirait. Allez voir sur la façade du Capitole son nom victorieux !

Les elvinistes se précipitèrent à la fenêtre et lurent sur le fronton du monument le nom de Jim Roy. Après 87 présidents blancs, surgissait le premier président nègre, élu par 54 millions de voix. Miss Astor avait eu 50 millions et demi et Kerlog 50 millions.

Bien qu'ils disposassent d'un électorat presque le double numériquement de l'autre, les blancs perdaient le siège présidentiel à cause de la scission des sexes provoquée par l'elvinisme...

Le changement qui se produisit alors chez les femmes fut instantané et radical. Elles découvrirent immédiatement toutes les conséquences possibles du coup nègre et se prirent d'une furieuse crise de sentimentalisme amoureux pour l'homme blanc ; être mauvais, oppressif, injuste sans aucun doute, mais, en fin de compte, mari millénaire de la femme. Les choses allaient mal avec lui mais, sans lui elles étaient pires encore : le sabin était si loin.....

Miss Astor reprit la parole et se fit l'interprète de la pensée dominante :

— Voyez les conséquences de notre folie. Nous avons divorcé d'avec notre vieux compagnon sexuel, nous lui avons déclaré la guerre, nous l'avons diffamé et la passion nous a aveuglées à tel point que nous n'avons pas vu le poulpe qui épiait la brèche afin d'envelopper le Capitole de ses tentacules. Ah Kerlog ! combien je fus injuste envers toi en refusant la fusion de partis que tu me proposais. Et comme je fus cruelle en répondant à tes mots loyaux par des amphigouris en langage sabin. Je vois nettement notre erreur maintenant et, bien que je reconnaisse toute la validité des plaintes de la femme contre le mâle, je suis forcée de convenir que, sans son concours, nous ne serions rien au monde.

Les bravos et les applaudissements crépitèrent. Seule, Miss Elvin, irréductible dans son rêve, restait réservée.

— Et mes théories ? se mit-elle à hurler. Quelle importance peut avoir un incident électoral momentané en face de la splendeur de mes idées ? Je vote contre le rapprochement avec Kerlog et je proteste contre le mouvement de faiblesse, la crise amoureuse, que je vois se dessiner dans le discours d'Evelyn.

Il n'y eut pas une voix pour l'approuver. Ses paroles se heurtèrent à un silence sépulcral. L'elvinisme était mort et ses cendres balayées de tous ces cerveaux, de tous ces cœurs. Devant le silence de l'assemblée, Miss Elvin s'exalta davantage et éclata en véhémentes apostrophes contre le « gorille velu » et le « sentimentalisme moutonnier » de ses compagnes.

Cette fois ce ne fut plus un silence de mort qui accueillit sa harangue, ce fut une huée :

— Dehors ! A bas le sabin, vive l'homme, vive le mâle fort qui a supplanté le mâle faible.....

— Oui, continua à pérorer Miss Astor, vive l'homme ! Qu'il soit le mâle naturel ou non, qu'il descende du gorille ou non, il est notre mari par la consécration millénaire des faits. Nous avons toujours vécu à ses côtés, tantôt esclaves, tantôt déesses. Alors que nous étions encore nues, au fond des âges, nous l'aidions déjà à affûter les haches de silex avec lesquelles il nous défendait contre les attaques de l'ours des cavernes. Nous avons mangé ensemble des biftecks crus de megatherium. Ensemble, nous nous sommes répandus par tous les coins du globe et nous avons réussi à obtenir une puissance aujour-

d'hui absolue. Ensemble, nous avons gravi les trônes ; ensemble nous avons été jetés aux fauves du cirque. La main dans la main, nous avons composé la sublime épopée de l'amour, poëme qui, commencé avec la vie, ne finira qu'avec elle.....

— L'homme est le gorille, le gorille, le gorille, hurlait Miss Elvin, comme une possédée.

— Eh bien, vive le gorille alors, conclut Miss Astor aux milieu d'applaudissements délirants.

Et, dans une course folle, la bande des mammifères ondoyants se précipita vers la Maison Blanche, ayant à sa tête Miss Astor. Seule, la sabine, irréductible, resta dans la salle à hurler devant les chaises vides.

— Bien fait ! ne pus-je m'empêcher de m'écrier. Mais, et Kerlog, Mademoiselle, comment reçut-il la nouvelle du scrutin ?

Avec un étonnement égal à celui des femmes, bien que son extériorisation fût bien différente. Convaincu comme il l'était que Jim donnerait son appui à l'un des partis blancs, il en était arrivé à admettre l'hypothèse de la victoire de Miss Astor ; mais dans son for intérieur, il comptait surtout sur la sienne. Aussi, quand sur la façade du Capitole surgit le nom de Jim, eut-il la sensation d'être en proie à un cauchemar. Et comme l'hypothèse de l'élection d'un nègre ne lui était jamais venue à l'esprit, il fut absolument désorienté.

Kerlog se pencha sur son bureau et resta immobile quelques instants, la tête appuyée sur les mains.

Mais le 87e Président possédait une solide constitution ; il réagit contre le coup et reprit immédiatement le contrôle de ses esprits. Il but une gorgée d'eau et adressa la parole aux ministres présents complètement effrayés :

— La crise prévue depuis des siècles est arrivée et d'une manière surprenante. Je crois que l'hypothèse qui vient de se réaliser n'était jamais venue à l'esprit d'aucun Américain, blanc ou noir. C'est l'œuvre exclusive de Jim Roy et elle explique la patience qu'il a déployée pour automatiser la masse noire. Mais, le fait est consommé. C'est un défi lancé à la face de la race blanche; nous devons le relever.

Les Ministres qui étaient tous dans le même état d'esprit approuvèrent d'un geste de la tête.

Kerlog poursuivit. Il fit voir la terrible impasse où la folie des femmes avait précipité le pays.

— Etant donnée la façon de penser et de parler du leader féminin,

je ne puis préjuger ce qui se passe actuellement dans la cervelle de Miss Evelyn Astor. Mais une entente est absolument indispensable avec elle.

Il ne put achever. Un piétinemeut se faisait entendre dans les couloirs. C'était la bande elviniste qui entrait avec Miss Astor à sa tête.

Kerlog pâlit. Les extrémismes de cette faction étaient tels qu'il imagina immédiatement quelque chose de semblable aux assauts hystériques des anciennes suffragettes britanniques. Et il pressa le bouton de la sonnette d'alarme pour appeler la garde.

Miss Astor s'avança vers lui. Dans un geste de défense, Kerlog se recula sur son fauteuil, prévoyant une agression imminente. Les Ministres se levèrent de leurs chaises pour se précipiter au secours du chef suprême.

Il était trop tard. Miss Astor avait attrapé le Président Kerlog par le cou.

Elle l'avait saisi, non pour l'étrangler, mais pour l'embrasser au milieu de larmes et de sanglots d'émotion.

— Kerlog, Kerlog chéri! Je viens, au nom de toutes les femmes, demander à l' « homo » que tu représentes, pardon de la folie à laquelle nous a entraînées Miss Elvin. Le divorce sexuel doit cesser devant l'offense qui est faite aux intérêts de la race. La femme revient se jeter dans les bras de son ancien compagnon.

A peine revenu de sa surprise, le Président Kerlog murmura :

— A quelle heure venez-vous, Miss Astor? A quel moment venez-vous me parler un langage intelligible?

— Pardonnez, Kerlog; ce fut un nuage qui passa.

— Mais regardez les terribles conséquences de votre folie imprimées sur la façade du Capitole.

— Qu'importe? Ce que la main du nègre a écrit, la vôtre l'effacera.

— Facile à dire, Miss Evelyn. Un troglodyte dort en chaque créature civilisée. Je crains que l'exaspération ne réveille ce monstre.

— Nous avons tout pour nous, le nombre et la supériorité intellectuelle.

— Mais, nous avons contre nous le moment, l'impulsion, la colère, la vengeance; les vieilles infériorités ne sont qu'endormies, elles ne sont pas mortes. J'ai peur que l'Amérique ne soit inondée de sang...

Miss Astor resta muette un moment, la poitrine palpitante; puis elle dit :

— Et maintenant? Qu'allons-nous faire?

Kerlog répondit avec ironie :

— Nous ALLONS vaincre. Le péril existait tant que le mot « NOUS ALLONS » ne représentait que la moitié de la race blanche. Si vous m'apportez le concours de la moitié révoltée, tout va changer.

L'ex-sabine s'éloigna du Président, se tourna vers ses compagnes et leur dit :

— Serrons les rangs autour de Kerlog. C'est lui notre leader suprême, le leader de la race ; il vient de tracer le programme blanc magistral : Vaincre ! Vive Kerlog !

Un hurrah délirant salua ses paroles.

— Vive Kerlog, vive l'homme !

Et la vague féminine se dispersa bruyamment à travers les couloirs pour déferler ensuite par les escaliers.

Soulagé d'un grand poids, Kerlog se tourna vers ses Ministres et répéta en souriant le vers de Shakespeare :

— « She is false as water ».

— Mais elle a beaucoup de force catalytique, grogna le Ministre de l'Equité. Elle guérit par sa seule présence...

Le point et virgule accompagné de biscottes vint interrompre là les révélations de cette journée.

CHAPITRE XVII

L'Orgueil de la Race

Je passai une semaine très agitée, moins à cause des révélations au sujet de l'année 2228, que de l'impassibilité de Jane.

Je brûlais, positivement, et tous mes gestes, tous mes regards trahissaient mon amour ; mais l'énigmatique jeune fille ne paraissait nullement s'en apercevoir. Je l'avais prise d'abord pour un pur esprit, une Cassandre privée de nerfs et de sang. Puis, doutant de l'existence de tels purs esprits, je pensai qu'elle faisait la sourde oreille. Peut-être, me jugeant très inférieur à elle, n'avait-elle adopté une semblable attitude que pour garder plus facilement ses distances ? Mais, il m'était impossible de concilier cette opinion avec l'amitié qu'elle me témoignait et surtout avec cette manière de me considérer comme le seul être qui lui restât au monde depuis la mort de son père. Si, véritablement, elle m'avait jugé inférieur ou indigne d'elle, elle

m'aurait certainement déjà éloigné du château. Il n'y avait aucun doute, Jane faisait la sourde oreille.

Je me persuadai de cette idée et conçus un plan d'attaque, une démonstration amoureuse qui la forcerait dans son impassibilité marmoréenne. Ou tout, ou rien ! Ou elle me donnerait son cœur ou elle me jetterait dehors.

Il ne restait qu'une chose à savoir, c'était si, au moment de la démonstration, ma timidité ne trahirait pas ma volonté...

Quand arriva le dimanche, je me levai plus tôt que de coutume et allai au marché aux fleurs. J'achetai les plus belles violettes que je pus trouver et, avec mon bouquet, partis pour Fribourg par le premier train.En y arrivant, je me dirigeai vers le cimetière où reposaient les restes du professeur Benson. C'était la seconde fois que je portais des fleurs au tombeau de l'auteur de la plus grande merveille du siècle : Jane.

Quand je poussai la porte du petit champ de repos mon cœur se mit à battre. Je voyais de loin une silhouette chérie qui répandait des roses sur la tombe du vieux savant. Je m'approchai, le cœur gonflé d'un pressentiment : sera-ce aujourd'hui ?

— Vous ici aussi, me dit Jane, quand elle m'aperçut, en me tendant sa petite main transie par la fraîcheur matinale.

Je crus que le moment était arrivé ; je m'armais de courage et commençai :

— Mademoiselle...

Mais je m'arrêtai. Elle avait les yeux fixés sur la tombe avec l'air de quelqu'un qui répète mentalement le « mourir, dormir, rêver, qui sait » de Shakespeare. Elle était vraiment par trop pur esprit !

Tous deux nous restâmes silencieux un instant. Puis, Jane se mit à parler comme si elle se répondait à elle-même, les yeux toujours fixés sur la tombe :

— Lui non plus, lui qui pénétrait le passé et le futur, il n'a pas réussi à faire faire un pas à l'énigme de la vie...

Du coup, je ravalais ma démonstration. Ce n'en était guère le moment. Mon joli Hamlet aux joues rosées, aux cheveux enfouis sous une toque de velours noir, habillé d'un tailleur parfait, planait bien loin de moi.

Malgré cela, je lui pris la main et la serrai doucement. Jane me regarda dans les yeux avec un regard empreint d'une de ces profondes mélancolies qui pénètrent très au fond des choses mais ne voient rien de ce qui se passe près d'elles.

De là, nous partîmes ensemble pour le château sans que le paysage ni l'air fin du matin pussent dissiper sa tristesse ni ma déception. Au château, nous ne parlâmes pendant une heure que du professeur Benson ; mais notre entretien fut entrecoupé de longs intervalles de silence pendant lesquels je déplorai la coexistence de purs esprits et de corps si troublants.

Après le déjeuner, le premier que je prenais en sa compagnie, cette brume de tristesse s'évanouit et nous reprîmes notre excursion à travers l'année 2228.

— Où en étions-nous donc ? commença-t-elle.

— A Kerlog qui se réveillait du cauchemar elviniste.

— Parfaitement. Les femmes s'étaient réunies à l'homme et, du coup, tout avait changé, comme il fallait s'y attendre. La race blanche formait de nouveau un bloc uni et pouvait organiser la résistance.

— Mais l'impression du coup de force de Jim, comment le pays la reçut-il ? demandai-je en soupirant.

— Avec une immense stupéfaction. Pour la première fois dans la vie d'un peuple se produisait un événement qui intéressait *tous* ses membres sans en excepter un seul. Et comme *personne*, sauf Jim Roy, n'avait prévu ce succès, il est facile de s'imaginer le degré de surprise qui s'empara de l'esprit public.

La stupéfaction des blancs déroutés n'était pas moindre que celle des nègres vainqueurs. Ceux-ci avaient agi comme des automates : ils avaient donné leurs voix à Jim comme ils les auraient données à Kerlog, à miss Astor, ou ne l'auraient donné à aucun des trois si tel avait été le mot d'ordre. Maintenant, ils se regardaient les uns les autres, affolés par une victoire à laquelle ils n'avaient jamais songé

Quant aux conséquences possibles, personne, ni d'un côté ni de l'autre, ne pouvait les prévoir. Le phénomène était par trop énorme pour être envisagé par quiconque, et de plus, il était sans précédent dans l'histoire.

Cet accès de stupéfaction collective ne commença à diminuer d'intensité que le lendemain. Les cellules de l'immense organisme social émergèrent peu à peu de leur pénible état d'anesthésie pour entrer dans la phase inverse de l'exaltation. L'ancien mépris racial du blanc pour le nègre se transformait en colère, et la haine invétérée du nègre pour le blanc ébauchait, en montrant les dents, un monstrueux sourire de revanche. La masse nègre se réveillait lentement de sa longue léthargie soumise et la race triste qui n'avait jamais rêvé, à travers

les siècles, rêve plus grand que celui de sa pauvre et mesquine liberté physique, commença de rêver le grand rêve blanc de la domination.

Pris de crainte devant l'immensité de ce réveil, Jim auscultait les frémissements de son peuple et évaluait le labeur formidable qui pesait sur ses épaules. S'il ne réussissait pas à contenir le monstre soumis à son commandement, la victoire momentanée allait se transformer en un horrible cataclysme. Jim aimait l'Amérique. Le ciment qui liait les piliers de l'édifice colossal avait été pétri de la sueur de ses ancêtres. L'Amérique avait surgi de l'effort manuel de l'un dirigé par l'effort mental de l'autre; elle lui tenait donc au cœur autant qu'à celui du plus orgueilleux des descendants des pionniers blonds.

A chaque instant, il recevait de ses agents des communications qui le tenaient au courant de l'état d'esprit de la masse nègre. La panthère étirait ses muscles engourdis et ses yeux flamboyaient de lueurs sanguinaires.

Jim trembla; il avait su jusqu'à présent contenir les nerfs du fauve, dompter tous ses élans instinctifs. Son prestige déjà énorme s'était accru de celui que lui conférait la Présidence, mais pourrait-il dominer le raz de marée africain ? Ne serait-il pas une digue impuissante contre l'ouragan qui se dessinait?

Jim sentait dans les airs des ondes de fluide explosif et une odeur de poudre. Le sol frémissait de pulsations volcaniques.

Le nègre trembla devant son œuvre et, sans hésiter, s'en fut trouver Kerlog. Le moment imposait la conjugaison de sa force à celle du leader blanc.

Les deux chefs se dévisagèrent comme deux forces de la nature opposées dans leurs buts, ennemies par la voix du sang, mais fraternellement unies en ce moment par un noble objectif commun.

Kerlog apostropha le chef nègre :

— Vois ton œuvre, Jim. L'Amérique, transformée en volcan, est menacée de mort.

Le nègre fixa le leader blanc de ses yeux froids animés par moments d'une étrange lueur.

— Non pas mon œuvre, Président, ce n'est pas mon œuvre. C'est la vôtre, celle des vôtres, celle de Washington, celle de Lincoln. Vous, les blancs vous avez falsifié la loi basique; ou bien vous avouerez que vous avez trahi, ou vous admettrez que la situation est parfaitement normale. Qu'est-il donc arrivé, Président? Il y a eu un scrutin et les urnes libres ont donné la victoire à un citoyen éligible. Considé-

rez-vous que le Pacte Constitutionnel ait été lésé en quoi que ce soit ?

Dans ce corps à corps, Jim dominait le Président Kerlog.

— Il ne s'agit cependant pas de cela, continua-t-il. Le moment n'est pas aux récriminations ; vous savez du reste que sur un tel sujet, jamais un blanc ne vaincra un nègre... Le fait est consommé et il nous incombe à nous, chefs suprêmes des deux races, de nous occuper du salut commun. Si nous ne réussissons pas à contenir d'une main de fer, moi, le monstre de l'ébriété nègre, vous le monstre de l'orgueil blanc, le carnage sera effroyable.

— Personne mieux que moi ne le sait, rétorqua le Chef de la nation, l'incendie a déjà éclaté dans les Etats du Sud.

Le nègre bondit :

— Eh bien, moi, Jim, je l'éteindrai. Je maintiendrai enchaînée la panthère africaine.

L'assurance avec laquelle le grand nègre parlait était telle que l'attitude de supériorité du leader blanc se changea en admiration.

Kerlog se rendait compte qu'il avait devant lui non un aventurier politique ayant réussi, mais une de ces puissantes expressions raciales que nous appelons des conducteurs de peuples. Et, du fond de son cœur, il déplora que l'incompatibilité raciale le séparât d'une si grande figure.

Jim poursuivit :

— Mais, je ne le ferai que si le Président Kerlog apaise l'orgueil blanc. Moi, je domine par le regard et la parole ; vous, vous dominez par la force de l'Etat. La paix de l'Amérique est donc entre nos mains.

Le leader blanc baissa la tête ; il méditait :

— Eh bien, donc, sauvons l'Amérique, Jim, dit-il en se levant. Apaise ta panthère noire, moi je mettrai des gants de fer aux serres de l'aigle blonde.

Une poignée de main loyale scella ce pacte de géants.

— Mais que la panthère n'oublie pas la vengeance de l'aigle, conclut Kerlog lorsque leurs mains se furent séparées.

Jim Roy se raidit de tous ses muscles ainsi que le fauve qui se met en garde :

— Des menaces, comme toujours ? Nous menacer au moment où l'Amérique est dans cette alternative de déchirer la Charte en se noyant dans une mer de sang ou de consentir à se soumettre à mon commandement ?

Kerlog le regarda dans les yeux et murmura d'un ton coupant comme l'acier :

— Je ne menace pas; je préviens loyalement. Je vois en toi une force trop puissante pour l'affronter avec des mots. Nous sommes face à face non pas deux hommes, mais deux âmes raciales engagées dans un duel décisif. Ce n'est pas le Président qui te parle en ce moment. C'est le blanc à la cruauté froide. Comme il y a des raisons d'Etat, il y a des raisons de race; raisons surhumaines, froides comme la glace, cruelles comme le tigre, dures comme le diamant, implacables comme le feu. Le sang n'est pas comme les philosophes, il ne raisonne pas. Le sang foudroie comme l'éclair. Comme homme je t'admire, Jim. Je vois en toi le frère et je sens ton génie; mais comme blanc, je ne vois en toi que l'ennemi qu'il faut broyer...

La large poitrine de Jim haletait. Le fauve ancestral, contenu en en lui, transparut dans le frémissement de ses grosses narines.

— Et le blanc n'hésitera pas à broyer l'Amérique si cela est nécessaire pour broyer le nègre, rugit-il.

Kerlog rétorqua calmement comme si le Dieu de l'Orgueil parlait par sa bouche :

— Au-dessus de l'Amérique, il y a le Sang.

Jim baissa la tête. Il vit, béant devant lui, l'éternel abîme. Le dolicocéphale blond avait la dureté du diamant ; doué d'un cerveau puissant, il était descendu du fond de l'Asie pour la hasardeuse aventure conquérante ; il avait vaincu, toujours, et n'avait cédé jamais. Il avait forgé l'épée, dompté le gaz qui explose, violé la profondeur des eaux et l'infini des airs. Et de ce faisceau d'armes invincibles, il avait serti comme de baïonnettes, le diamant de son orgueil.

Tout cela, Jim le vit dans un éclair chez cet homme qui, serein, l'affrontait ; et ce qu'il y avait encore d'esclave dans le sang du nègre hésita. Mais il réagit instantanément. Il se redressa et, plus ferme que jamais, dit d'un ton de voix implacable :

— Soit. Puisqu'il en est ainsi, je vais tenter la dernière chance. L'Amérique est autant à vous qu'à moi ; je l'ai entre les mains ; je vais la diviser.

— La justice est avec toi, Jim ; la justice ordonne que l'Amérique soit divisée ; mais le Sang est au-dessus de la Justice. Le Sang a sa Justice à lui ; et pour la Justice du sang Aryen, diviser l'Amérique est un crime.

Jim baissa de nouveau la tête et se tut. Le Président Kerlog s'approcha de lui et posant les mains sur ses larges épaules, dit :

— Je te vois grand comme Lincoln, Jim ; c'est avec des larmes dans les yeux que je contemple ta figure immense mais inutile... Adieu. Prenons les mesures que le moment comporte, calmons nos races, mais que ne reste entre nous aucune ombre de mensonge. Ton idéal est très noble, mais à la solution de justice que tu rêves, nous ne pouvons répondre que par l'éternelle réponse de notre orgueil : Guerre.

Et les deux êtres humains qui subsistaient au-dessus des deux chefs de races s'étreignirent en pleurant...

Jane s'arrêta pour laisser passer mon émotion. Ce duel de géants m'impressionnait profondément. Il me semblait que jamais il n'y avait eu dans l'histoire situation plus poignante ni plus cruelle. Des points restés obscurs s'éclairaient pour moi dans la marche des caravanes qui, du fond des âges, venaient s'entretuer pour satisfaire à d'effroyables haines ; je vis alors s'estomper dans le ciel un songe d'Ariel : la Justice humaine est, sur la terre, omnipotente, la Justice du sang, foudre aveugle !

— Et ensuite ? Est-ce que la paix revint en Amérique ? demandai-je.

— Oui, me répondit Jane. Les deux chefs agirent avec promptitude; l'action de l'un fut aussi rapide et sûre que celle de l'autre. La panthère noire rentra ses griffes et l'aigle blonde ganta ses serres.

Mais le belluaire nègre se sentait touché. Les mots que la race blanche avait mis dans la bouche de Kerlog s'étaient fixés dans son cœur ainsi que les sagaies de ses ancêtres dans le poitrail des lions roux africains, mortellement.

(A suivre). MONTEIRO LOBATO.

(Traduit du portugais par Jean Duriau).